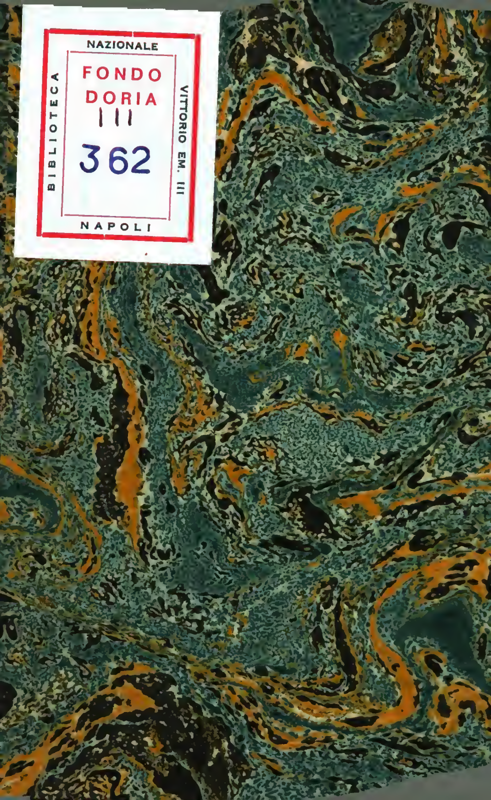



BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EM. III
FONDO DORIA
III
362
NAPOLI



LE SAPHIR.



PARIS

URBAIN CANEL, ET ADOLPHE GUYOT,
[illegible] place du Louvre [illegible]

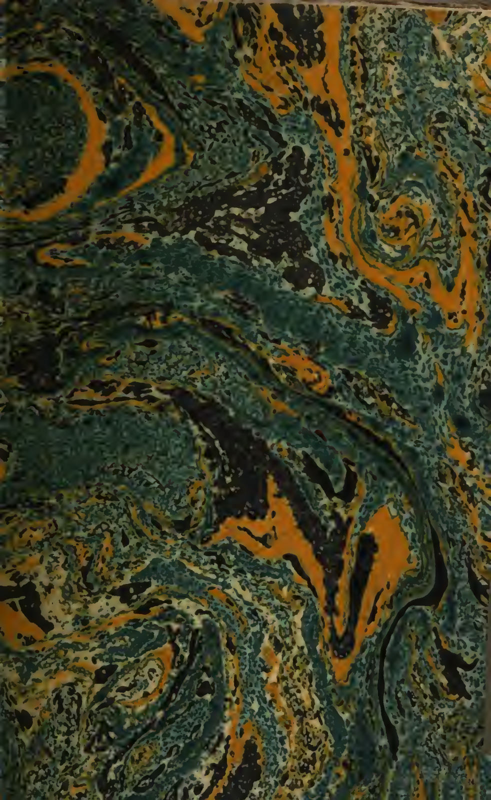
M D CCC XXXII

LE SAPHIR.

IMPRIMERIE DE A. BARBIER,

RUE DES MARAIS S. G., N. 17


ZIONALE
ONDO
ORIA
III
362
VITTORIO EM. III
NAPOLI



LE SAPHIR.



PARIS

[illegible] CANEL [illegible] ADOLPHE [illegible]

[illegible]

M DCCC XXXII

LE SAPHIR.

IMPRIMERIE DE A. BARBIER,

RUE DES MARAIS S. G., N. 17


Biblioteca Nazionale
NAPOLI
V. E. III



LE SAPHIR.





modestes fleurs,

Que l'ange des adieux fit naître de ses pleurs;
Qui consolent l'absence et sa mélancolie,
Et dont le nom charmant défend que l'on oublie.

(Delphine Gay)

PARIS.



LE SAPHIR

MORCEAUX INÉDITS

de littérature moderne.

PARIS

URBAIN CANEL, 104, rue du Bac. | ADOLPHE GUYOT, 18, place du Louvre.

MDCCCXXXII


BIBLIO
V. E. III

Le Refus.

SCÈNE DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

LE REFUS.

SCÈNE DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

En 1589, et dans les premiers jours du mois d'août, quelques hommes se dirigeaient de la ville vers le château de Fontenay, en Poitou.

A les voir, vous eussiez dit de bons bourgeois, des commerçans ou des avocats faisant leur promenade habituelle et en train de causer sur les intérêts de la localité, sur les minces aventures de la ville dont ils étaient les principaux habitans, bagatelles qui souvent deviennent de grandes affaires. Mais la guerre civile enflammait alors la France, et il n'était pas permis de croire que sept à huit hommes pussent être assemblés sans qu'ils parlassent des grands événemens récemment arrivés, et qui, en France, changeaient totalement la face des choses. Aussi ce n'étaient ni des bourgeois, ni des gens de peu, mais de dignes conspirateurs, des gens de parti, qualité qui relève même un simple garde-chasse, le grandit, l'ennoblit, quand il combat pour la bonne cause; car le dévouement est la no-

blesse même; et, jadis, la noblesse était en quelque sorte le dévouement armé.

Cependant, aucune face noble ne se dessinait sous les grands chapeaux à bords rabattus ou sur les larges fraises de ces bourgeois. Le tableau de l'entrée d'Henri IV à Paris, cette vaste composition de Gérard a trop popularisé le costume de cette époque pour qu'il soit permis à un auteur de le décrire et à un Français de l'ignorer. Donc, les personnes qui allaient matinalement au château ressemblaient toutes assez à ce ligueur désappointé que le peintre a vêtu de brun et mis dans la partie obscure de sa belle toile: c'étaient des figures communes, mais empreintes cependant d'une certaine énergie.

— Eh bien! messieurs, nous allons faire



un roi ce matin!.... dit un gros homme en rejoignant le groupe des promeneurs qui allaient assez lentement, sans doute pour l'attendre; car, à plusieurs reprises, ils s'étaient retournés vers la ville, comme pour voir si le retardataire venait....

— Oui! répondit un avocat à la face patibulaire, s'il veut accepter nos conditions...

— Là, là, maître Copin!.. dit le gros homme, quand il s'agit de la couronne de France, un homme n'y regarde pas de si près, d'abord...

— D'abord!... Ah! vous dites mieux que vous ne sachiez dire, reprit un bourgeois. Oui, d'abord, il promettra monts et merveilles;

mais, une fois assis sur le trône, le roi ne se souviendra peut-être plus des promesses du cardinal!...

Pour bien faire comprendre à tout le monde la valeur de cette scène, il faut dire que, six jours auparavant, le roi Henri III, chassé par les barricades parisiennes, était mort à Saint-Cloud. En lui finissait la branche de Valois. Or, un prince de sang royal, assez maltraité par le roi défunt ou par sa mère Catherine de Médicis, se trouvait au château de Fontenay, où naguère il avait été transféré...

En haine de Henri IV, auquel appartenait de droit la couronne de France, les ligueurs, et M. de Mayenne, le commandant de toutes leurs forces, avaient aussitôt dépêché,

vers le prince détenu dans le château, trois ou quatre députés des plus habiles, pour lui mander la mort de son persécuteur et lui en offrir le trône.

Ces envoyés avaient fait diligence, et, comme dans ces premiers momens, il était fort douteux de savoir à qui serait la France, le chef de l'ambassade bourgeoise, un avocat nommé Copin, et le gros curé de Saint-Jacques-la-Boucherie, ligueur fanatique, obtinrent facilement du gouverneur la permission de voir le prince, et se firent accompagner des principaux ligueurs de la petite ville, pour enlever de vive force le cardinal de Bourbon, s'il consentait à devenir le roi de la ligue.

En ce moment, ignorant ses hautes desti-

nées, le prisonnier, levé depuis peu, se trouvait dans une salle basse où, suivant l'habitude des personnes de distinction captives, il s'était créé quelques-uns de ces divertissemens qui charment les ennuis de la solitude et concentrent la vie sur les choses au lieu de la répandre dans un grand cercle d'hommes et d'événemens.

Le cardinal de Bourbon était un vieillard de haute taille, mais légèrement voûté. Il arrivait à cet âge où, lorsque la vie a été fortement agitée, les réflexions la dépouillent de soins, et l'exemptent de passions. Vêtu de sa longue soutane violette et la tête à peine couverte d'une petite calotte rouge qui se pliait en quatre, il était facile de voir à la pâleur de sa figure blanche, à ses cheveux gris, clair-

semés sur son front et assez abondans sur la nuque, les symptômes d'une maladie prochaine.

Le vieillard tenait à la main un *piché* d'étain, espèce de broc d'un usage immémorial dans l'ouest de la France, et se dirigeait du fond de l'appartement vers les hautes croisées de la salle immense qui formait une espèce de galerie. Le jour tombant du haut de ces longues fenêtres éclairait une multitude de fleurs, les délices du prince, qui vint les arroser soigneusement en les regardant, en vérifiant leurs progrès, souriant à celles dont les calices s'ouvraient et le saluaient de leurs jeunes parfums... Au milieu de ce joli parterre était un grand fauteuil de bois, une table et des livres.

Le prince ayant reconnu son petit empire, allait s'asseoir, quand il entendit le bruit de pas précipités, les voix confuses de plusieurs personnes et le cliquetis des épées. Or, comme à plusieurs fois, une pensée de défiance lui avait fait craindre d'être assassiné, le vieux cardinal, frappé de nouveau par ce soupçon, se mit à genoux sur son prie-dieu. Les sept députés qui se croyaient les organes de la France, et qui représentaient tout au plus le plus turbulent des partis et la plus médiocre de toutes les factions, la ligue, se dessinèrent au fond de la galerie, et lorsque le prince eut jeté les yeux sur ce groupe, il reconnut facilement à l'attitude de ces bourgeois leurs intentions pacifiques. Tous vinrent tête nue, humbles et respectueux en apparence, jusqu'au bord du tapis sur lequel était la haute

chaire, le prie-dieu, la table du cardinal, et aussi ses plus belles fleurs.

— Que voulez-vous, messieurs ?.... leur dit Charles de Bourbon.

— Nous venons, au nom de la France, saluer le roi...

— Tous mes parens sont morts?... dit le cardinal, en laissant échapper un geste d'effroi.

— Non, sire. Mais Henri III, le tyran, a été tué par un bon catholique, par un saint qui s'est voué au martyre pour gagner le ciel en nous délivrant de l'hérétique.

—Le roi est mort assassiné!... dit le prince.

Il éleva les yeux vers la voûte, comme pour implorer la miséricorde divine, et ajouta, mais à voix basse :

— Que Dieu lui soit en aide !...

Il n'y avait dans cette phrase ni le sentiment d'une vengeance hypocrite, ni joie cachée; c'était le vœu d'nn bon et religieux vieillard.

— Nous n'en ferons rien!... dit tout bas un drapier, l'un des quarteniers de Paris à l'avocat Copin.

— Messieurs, reprit le cardinal, et qui donc vous envoie vers moi...

— L'intérêt de la France, sire, répondit

l'avocat, et nous vous apportons la couronne...

—Elle appartient à Henri de Navarre, dit simplement le loyal gentilhomme.

—Elle est à vous, monseigneur, reprit l'avocat; les conseillers du Parlement, en qui réside l'autorité, l'ont ainsi résolu.

— Messieurs, l'héritage des rois de France se règle par des lois plus hautes que celles dues à l'autorité changeante de quelques gens de justice... Il n'est pas en leur pouvoir de faire que j'aie droit de dépouiller Henri de Navarre. Vous avez un roi... c'est mon neveu.

— La couronne de France ne doit pas être sur le chef d'un hérétique.

— Assez, messieurs.... reprit impérieusement le vieux prisonnier; il y a déjà eu du nom de Bourbon un traître à son roi, il ne doit pas s'en rencontrer deux... Encore, le connétable n'eût pas trahi François Ier malheureux !... Il y a quelque courage à braver un roi puissant; mais mon beau neveu Henri aura fort à faire avec vous avant de dormir tranquille dans son Louvre...

— Le Louvre, la France, tout est à vous, sire... Dites un mot, et vous serez roi de France...

— Je ne serais pas roi de France, et je ne serais plus digne du beau nom de gentil-

homme. Messieurs, écoutez-moi... Vous voulez faire de moi un fantôme, gouverner en mon nom, me donner à signer les articles de votre union... Corbleu, vous seriez les chefs, et moi votre esclave!... M. de Mayenne, ce connétable bourgeois, serait mon maître!... Non, non, messieurs, ce ne sont pas douze ligueurs, ni douze conseillers qui puissent se dire les représentans de la noblesse et du tiers et bâtir un trône solide; la coutume royale est hors de l'atteinte des hommes : vous pouvez chasser, vous pouvez tuer vos rois, vous n'anéantirez pas la royauté. Elle est comme Dieu, une chose placée au-dessus de nos mains... J'ai eu le temps de voir cela dans la bible depuis mon emprisonnement.

—D'ailleurs, reprit le vieillard en tour-

nant les yeux sur les députés d'un air plein d'ironie, où sont mes trésors, mes défenseurs? quels seront mes pairs, mes grands vassaux?

— Sire, vous aurez mieux que des vassaux, mieux que des pairs... mieux que des trésors!... s'écria le gros curé : vous aurez à vous le cœur de tous les citoyens...

— Oui, messieurs, et les *ci-toy-ens* me feront une belle cour, bien noble... bien généreuse!... Mes gentilshommes seront sans doute MM. Louchard, Leclerq, Broussel, le banquier Zamet; M. Bayet... mon chancelier sera peut-être l'avocat Étienne Pasquier; vos quarteniers deviendront de hauts et puissans seigneurs.... Ceci me semble très-royal!... trêve de plaisanteries... J'ai meilleure compagnie

dans ce château... — J'y suis seul avec ces fleurs... Encore une fois, non, messieurs, Charles de Bourbon ne veut pas être le roi des *manans*, le roi de cette ligue qui se glorifie de l'assassinat des princes. Vous voulez déranger l'ordre de la succession pour arriver au renversement du trône... M. de Mayenne pense qu'il abattra plus facilement un roi sans droit que le véritable héritier du trône.

— Sire, dit l'avocat, vous ne connaissez pas l'étendue de vos droits, et je vous supplie de jeter les yeux sur cet écrit.

Copin présenta soudain au cardinal le libelle fraîchement composé par les ligueurs et ayant pour titre :

Sommaire des raisons qui ont mu les Français à reconnaître Charles X.

— Les Français !... s'écria le cardinal. Messieurs, la reine Catherine avait raison! Vous voulez être les maîtres... là où il y a un vrai roi, il ne doit se trouver que des sujets.

— Le lâche! dit le curé.

— Cela est vrai, monsieur Aubry... Je n'ai pas la force d'accepter l'héritage que veut me faire un régicide. La nature veut que tous les rois acceptent une couronne enveloppée de deuil, mais une couronne ensanglantée... nenni..... En voilà plus qu'il n'est besoin, messieurs !.... — Délivrez-moi de votre présence, je n'ai pas de vocation pour le martyre.

— Monseigneur, dit l'avocat, vous ne voulez donc pas sauver la France des malheurs qui l'attendent ?

Les députés se retirèrent lentement, surpris d'être reçus aussi durement et de trouver tout l'orgueil de la royauté chez un homme qui refusait le trône. Ils avaient compté sur l'ambition du prêtre, et rencontraient la probité du gentilhomme; au lieu de l'effroyable avarice des collatéraux, la générosité d'un prince digne du sang royal.

— Maître Copin.... dit le cardinal à l'avocat...

L'avocat revint près du cardinal.

— Étienne Pasquier doit être en secret pour mon neveu de Navarre; il comprend l'affaire mieux que vous.

— Je serai toujours pour le peuple, répondit l'avocat.

— C'est un client bien difficile à conduire; s'il ne vous pend pas, je vous conseille de retourner à mon neveu...

Ayant dit, le vieux cardinal chercha du papier, et, sans s'inquiéter du départ des députés de la sainte union, il écrivit cette lettre célèbre adressée à Henri IV et par laquelle il le reconnaît pour son roi légitime, en lui offrant noblement de rester en prison, et de

faire le sacrifice de sa liberté pour *le plus grand avantage de la Royauté.*

Six mois après cette scène, le cardinal de Bourbon mourut de la gravelle le jour où il reçut d'Henri IV une lettre pleine de reconnaissance que malheureusement l'histoire ne nous a pas conservée. La lettre du Béarnais devait être belle, car celle de Charles de Bourbon est sublime de bonhomie.

Si les hommes de génie ne peuvent s'immortaliser que par l'abondance de leurs pensées, les gens médiocres placés au-dessus des hommes ont aussi la chance de devenir célèbres, par l'entente du juste et du vrai. Un mot a suffi à d'Orther quand il a fallu des poëmes entiers à Dante et à Byron. Mais l'in-

telligence du beau, qui, dans l'agonie des sociétés, devrait, comme le soleil à son coucher, éclairer encore les hauts lieux lorsque tout est sombre, les a désertés de nos jours. Signe fatal pour les nations !...

De Balzac.

Souvenir de Bagatelle.

Ma chère maman, aimez bien votre fille, car elle est toute Française, et elle le sera toujours.

LOUISE.

SOUVENIR DE BAGATELLE.

—

Bagatelle!.... Petit palais aux gracieux jardins, aux ombrages frais et pleins de délices, où croissaient naguère le gazon et les fleurs pour être foulés par les pieds de deux enfans que nous aimions!... Ce palais, ces jardins, ces gazons ont perdu pour nous leurs

plus grands charmes ; ils ne sont plus là ceux que nous y avons vus, ces Enfans de France qu'une loi bannit de France; il ne reste plus d'eux qu'un souvenir!.. un souvenir précieux au pauvre qui garde dans son cœur le bienfait reçu avec l'image des bienfaiteurs. Faites des lois, tonnez du haut d'une tribune, marchandez la proscription de deux têtes d'anges, commandez à un avenir que Dieu seul connaît, et si un rire de vous-mêmes ne vous gagne pas au milieu de tant de présomption, restez fiers... Notre part est encore la plus belle; nous avons l'*espérance* et le *souvenir!..*

Bagatelle était le séjour favori des Enfans de France... C'est là qu'éloignés de la pompe des cours ils apprenaient que le bonheur est ailleurs que sous la pourpre. Henri, duc

de Bordeaux, n'y était plus prince; Louise, sa sœur, y était ce que vous l'avez toujours vue, une douce jeune fille, simple et bonne, aux saillies animées, apparaissant sous ces kiosques ombragés comme une création gracieuse qui n'avait rien de la terre et qu'on craignait vraiment de voir s'envoler au ciel!

C'est à Bagatelle que les Enfans de France avaient placé le siége de leur empire; empire qui n'exciterait guère, dans le siècle où nous vivons, les envies de l'usurpation; empire qui consistait à tenir cour plénière, audience de chaque jour ouverte à tous les malheureux, et nul ne s'en allait le cœur serré et sans consolation. Ce ne sont point ici phrases de journaliste, lignes soldées du maître au *Moniteur;* nous sommes l'écho de courtisans

***

affligés et sans dorures pour lesquels sont fermées aujourd'hui les portes de Bagatelle. Nous parlons avec le pauvre joueur d'orgue du bois de Boulogne qui chaque mois venait au petit palais sans crainte de retard de la part du trésorier royal, et s'en allait ensuite avec ses enfans, à qui il apprenait à bénir. Peut-être aujourd'hui leur apprend-il à maudire ! Mais, à coup sûr, la malédiction ne frappe pas le souvenir de Bagatelle.

Aussi comme ils aimaient ce joli séjour, Henri et Louise ! ils en étaient fiers, et quand à la fin de chaque belle journée d'été ils revenaient dans le palais aux gardes et aux vedettes, leurs rêves de la nuit les reportaient encore dans ces jardins où ils étaient frères, où ils n'étaient plus *Monseigneur* ni *Made-*

moiselle, où ils devenaient si bien simples enfans de France.

Nul plaisir ne peut être comparé à celui qu'ils éprouvaient en recevant chez eux, dans leur palais particulier, cette mère si bonne, si chérie, si jeune encore, se mêlant à leurs joies et fière de ses enfans.

Mais un bonheur inexprimable, inespéré, un bonheur qui commença dès qu'il fut attendu et dura long-temps après que l'événement fut passé, tant les récits durent s'en répéter, c'est le voyage que firent le roi et la reine de Naples, en 1829, au joli domaine de leurs petits-enfans.

Henri et sa sœur s'étaient partagé les

honneurs de cette grande journée. Une calèche récemment donnée à *Mademoiselle* avec deux jolis petits chevaux vifs, mais bien dressés, fut envoyée par elle à *bon papa de Naples* avec une gracieuse lettre, et les augustes invités ne se firent pas attendre. Quand ils arrivèrent, les jeunes hôtes étaient là pour les recevoir, et jamais accueil ne fut plus franc et plus joyeux. On se souvient sans doute de ce jeune fils du roi de Naples, frère de madame la duchesse de Berri, le comte de Trapani. Ce n'était pas le moins ravi de la fête : reçu par ses neveux, plus âgés que lui, sa gravité de grand parent éprouva plus d'une atteinte, et ses cris de plaisir, ses gaîtés enfantines lui gagnaient en caresses et en amitié tout ce qu'elles lui enlevaient de respect et d'hommages.

Dans la même calèche furent visitées les dépendances et les richesses champêtres de l'élégant manoir. Le roi et la reine de Naples occupaient le fond; sur le devant était *Madame,* entre son jeune frère le comte de Trapani et Mademoiselle. Sur le siége, Henri de France, bondissant de plaisir, se tournant à chaque instant vers cette réunion si chère, et leur jetant de ces mots qui charment, parce qu'ils viennent du cœur. Près de lui, l'homme qui reçut ses premières paroles et guida si dignement les premiers élans de sa jeune intelligence *.

On s'arrêta d'abord aux *fortifications mi-*

* M. Colart, instituteur du duc de Bordeaux, avant même qu'il ne fût sorti des mains des femmes.

litaires. On appelait ainsi un rond-point de gazon mêlé de briques cimentées, où le jeune prince venait à certains jours de la semaine apprendre le grand art des courtines et des bastions, à l'école de vieux soldats du génie avec lesquels il se mêlait et travaillait joyeusement et sans crainte de fatigue. Que de fois, le voyant la truelle en main, le front humide, au milieu de ces braves gens, une de ces vieilles moustaches grises, qui se connaissait en héros, disait énergiquement à ses camarades, en vidant la bouteille venue des celliers du prince :

— Foi de soldat! ça fera un lapin!...

Henri fit les honneurs de ses fortifications, car il en fit l'historique peut-être mieux que plus d'un ingénieur à chevrons. Il dit aussi

les noms de ses braves, car il les savait tous, et pas un angle, pas un mouvement de terrain ne fut oublié.

Puis vint le tour de la serre remplie de fleurs de France et de l'étranger. C'était ici le domaine de Mademoiselle ; jamais attributions ne furent plus convenables. Au milieu de ces plantes fraiches et embaumées, dans cet atmosphère de parfums, jamais elle n'avait plus ressemblé à un ange : le peu de spectateurs admis à cette touchante fête de famille était également ravi et du temple et de la jeune et gracieuse divinité.

Henri avait encore quelque chose à montrer :

Deux jolis petits chevaux sardes qui con-

naissaient la voix de leur maître et piaffaient doucement sur le sable des allées, relevant leurs têtes à l'œil plein de feu, comme s'ils eussent été fiers d'être présentés à si bonne compagnie. Henri les désigna par leur nom; c'était lui qui les avait nommés. Le premier s'appelait *Chéri*, et pourtant était-il le plus vif et même tant soit peu démon. Quant à l'autre, il y avait dans sa pose quelque chose de grave et presque guerrier; il s'appelait *Arques:* plus beau nom n'eût pu être choisi par le petit-fils d'Henri IV.

La laiterie s'ouvrait quelques pas plus loin: ici encore régnait Mademoiselle : rien de plus propre et de plus frais. Cette crême, ce beurre préparés par si jolies mains donnaient vraiment envies de gourmandise. On oubliait la

jeune princesse pour ne plus voir que la gracieuse laitière, et Leurs Majestés de Naples déclarèrent vouloir faire honneur à tout ce qu'elles voyaient d'appétissant. Alors on entra dans le joli salon d'été, où était servie une collation digne des nobles hôtes, et Henri et sa sœur placèrent leur famille et se partagèrent le plaisir de la combler de mille soins tendres et ingénieux. Avant de se mettre à table, le frère et la sœur s'étaient concertés tout bas, et l'on avait entendu, en prêtant bien l'oreille:

— Oui! oui! une surprise!... pour ce bon papa de Naples!...

Puis un cheval était parti au galop.

Ce repas si gai, sans pompe, où trois géné-

rations de princes bons et simples oubliaient les grandeurs et n'étaient plus que tendres pères, enfans soumis et pleins d'amour, ce repas vous eût charmé, eussiez-vous dans le cœur plus de fiel qu'un démon, plus de sécheresse qu'un courtisan. Il tirait à sa fin, et nul des convives ne s'apercevait certes qu'il eût été long quand revint le cavalier envoyé si précipitamment.

Un beau flacon fut immédiatement apporté. Henri rougit de plaisir, et dit en faisant verser la blonde liqueur :

— A la santé de bon papa de Naples! c'est du vin de Syracuse...

C'était la surprise convenue, et le roi de

Sicile fut touché de l'à-propos et de l'intention, et remercia ses petits-enfans d'une voix qui payait tout ce qu'il y avait d'aimable dans cet empressement.

Le jour finissait, les voitures furent demandées, mais la fête n'était pas terminée.

Les portes du salon furent ouvertes, et six pauvres vieillards, hommes et femmes, furent introduits. Ils étaient humbles et pourtant rassurés; ils connaissaient de longue main *ces chers Enfans de France !*

— Bon papa, dit Mademoiselle, ce sont là de braves gens qui viennent chaque année aux jours de la fête d'Henri et de la mienne !... Cette année ils viendront deux fois. Vous

nous avez rendu si heureux en visitant vos petits-enfans que nous voulons qu'ils prennent part à ce bonheur. A présent qu'ils vous ont vu, ils prieront bien mieux pour vous et bonne maman!...

Puis le frère et la sœur coururent ensemble à une petite boîte bien connue des pauvres pensionnaires; chacun d'eux reçut le lot qui lui était destiné. Leurs Majestés de Naples firent un signe au comte de Trapani, qui battit de ses petites mains en signe de joie et fit aussi sa distribution. Alors les bénédictions sincères et mêlées de douces larmes furent répandues sur cette royale famille de France et d'Italie; et la reine de Naples, quand elle fut seule au moment du départ, dit à ses petits-fils, avec une vive émotion :

— Vous serez toujours heureux, mes enfans, car vous savez faire le bien!...

Paroles qui devaient être prophétiques, auxquelles bien des cœurs ne demandaient pas mieux que de croire, et qu'un avenir prochain devait si cruellement démentir! Déceptions amères, désolantes, qui ont brisé nos âmes à nous restés fidèles!.... Grandeur, puissance, tout s'est effacé; Bagatelle, ses jardins, ses fleurs, tout est triste, désert; les pauvres pleurent et ne sont plus consolés!... Et pourtant, encore une fois, notre part est la plus belle : nous avons de plus que nos ennemis... *l'espérance et le souvenir!*

ALBERT DE CALVIMONT.

A S. A. R. Mademoiselle.

.... Plaisant pays de France,
O ma patrie
La plus chérie!

Marie Stuart. Aoust 1562.

A S. A. R. MADEMOISELLE.

—

Votre premier regard sur la pourpre des trônes
Vit briller des drapeaux, des armes, des couronnes.
Sous les feux colorés du saphir, du cristal,
La gloire vous berçait dans le palais natal;

Tous les arts souriaient à ce brillant prestige,
Et chacun de vos pas rencontrait un prodige.
Votre royale mère, ouvrant les feuilles d'or
D'un livre précieux que recouvrait la moire,
Vous montrait la loi sainte, et ce divin trésor
Remplissait chaque jour votre jeune mémoire.
Quand l'heure ramenait vos plaisirs innocens,
A votre char léger huit chevaux hennissans
Vous entraînaient, suivis d'une garde fidèle,
De Paris à Saint-Cloud, du Louvre à Bagatelle.
Je vois votre escadron faisant monter aux cieux
En tourbillons pressés la poussière qu'il foule,
Et votre jeune main, d'un signe gracieux,
Qui répond en passant au salut de la foule.
Et tandis que la France adoptait deux enfans
Qu'elle adore, et tandis qu'elle levait la lance;
Tandis que sur les mers nos soldats triomphans
Du pirate africain punissaient l'insolence,

Que votre cœur battait au bruit de nos succès,
D'un coup de vent de l'anarchie,
Jusqu'au pied des monts écossais
Vous fûtes emportée avec la monarchie.

Dans la tour des Stuart, sous le gothique arceau,
Cherchant dans le ciel un présage,
Vous interrogez le nuage
Qui passa sur votre berceau.
Vous vous souvenez de Marie,
Et dans le même exil, versant les mêmes pleurs,
Sur les antiques murs vous lisez ses douleurs
Et le nom de cette patrie
Qu'elle appelait *la plus chérie.*

Comme elle l'on vous voit dans les jours orageux,
Sur la balustrade appuyée,
Regarder vers la France, et reprendre vos jeux;
Après une larme essuyée;

Car vous êtes enfant : les destins rigoureux
Pour vous n'ont pas long-temps une image importune.
Enfant ! et sur vos jours encor si peu nombreux,
Sont tombés deux ans d'infortune.

Auprès des grands malheurs et des grandes vertus,
Qu'avec un saint amour votre enfance contemple
Sur ces âpres rochers de frimats revêtus,
Le Seigneur vous reçoit dans la paix de son temple.

Il garde la félicité
Pour votre avenir qu'il protége :
Comme une jeune fleur qui s'ouvre sous la neige,
Vous croissez sous l'adversité.

Et l'on cherche déjà, malgré le sort contraire,
Quel est le prince heureux, digne d'un grand hymen,
Que vous présenterez un jour de votre main
A la cour du roi votre frère.

Le comte JULES DE RESSÉGUIER.

Dernier Séjour du Roi à Compiègne.

DERNIER SÉJOUR DU ROI
A COMPIÈGNE.

—

L'étranger qui traverse aujourd'hui Compiègne est frappé de l'air de tristesse qui règne autour de son vaste château, de ses beaux jardins et sous les vertes allées de sa forêt ombreuse; cette royale demeure est enveloppée de deuil et pleure ses maîtres absens. A voir

ces cours désertes et silencieuses, ces grilles fermées et sans gardes, ces parcs, ces berceaux, ces colonnades qu'on laisse dégrader plutôt que de détacher une parcelle des *douze millions* pour les réparer, il semble que l'usufruitier actuel des domaines de la couronne se croie un détenteur bien passager et ne veuille pas se mettre en frais pour les entretenir. Les arbres eux-mêmes se sont ressenti du régime de la stricte économie. Les hêtres centenaires qu'on laissait périr de vieillesse, et dont les troncs demi-fendus, les rameaux noueux et touffus faisaient l'admiration des peintres et l'orgueil du paysage, ont été impitoyablement coupés pour en faire des bûches et des fagots que Louis-Philippe a vendus aussi cher qu'il a pu. Les joyeuses fanfares du cor ne réveillent plus l'écho de ces solitudes; et quand

les pauvres de la contrée, habitués aux bienfaisantes largesses des princes, qui donnaient toujours et donnaient sans compter, vont demander un léger secours, les magistrats leur répondent sèchement : « Le roi des Français ne chasse pas. » En 1830, le roi de France chassait, et les pauvres étaient secourus, et les fêtes animaient Compiègne, et les aumônes royales allaient chercher les indigens avant même qu'ils eussent demandé. C'était vers la fin de mai, deux mois avant qu'une révolte de carrefour eût abattu la plus antique et la plus glorieuse des monarchies. Charles X, le Dauphin et madame la Dauphine étaient à Compiègne depuis quelques jours; Madame y vint aussi, le roi et la reine des Deux-Siciles la suivirent; ils arrivaient de Madrid, et avaient assis une de leurs filles sur le trône

d'Espagne; ils venaient revoir une autre fille plus heureuse encore, puisque le trône de France était l'héritage de son fils, et qu'elle devait joindre les honneurs d'une reine aux joies d'une mère. A Paris, à Naples, à Madrid, le sceptre était entre les mains des princes de la maison de France, et mon pays pouvait justement s'enorgueillir de ses Bourbons qui, après avoir donné des souverains aux trois plus beaux royaumes d'Europe, allaient en conquérir un quatrième en Afrique. Les fêtes se succédaient pendant le séjour de la famille royale, et les habitans de la ville et ceux des environs, qui y étaient accourus, étaient admis à y prendre part. On ne savait pas encore tout ce que peut faire un roi bourgeois, mais le roi gentilhomme ne mettait point de fossé entre son peuple et lui. Chaque soir la salle

du banquet était ouverte à la foule, et tous circulaient librement et pouvaient s'approcher de nos princes, et le roi, parlant à son frère de Naples, était heureux de montrer sa confiance dans ses sujets. « Parmi les rois qui méritent d'être aimés pour eux-mêmes, a dit M. Dupin, Charles X est un des plus affables et des plus bienveillans. » Jamais cette vérité ne se fit mieux sentir que dans ce dernier voyage de Compiègne : là je vis le roi accessible à tous, écouter toutes les demandes, s'enquérir du bien qu'il y avait à faire pour le pays, accueillir les hommages avec une aménité d'autant plus touchante qu'elle n'était pas affectée, et trouver pour les hommes un mot plein de bonté, et pour les femmes un mot plein de grâce. Les orages politiques s'amoncelaient autour du trône, et cependant le roi

paraissait radieux; son cœur, toujours bon, le trompait; il ne pouvait comprendre la haine aveugle des ennemis de sa dynastie. Une crise prochaine et terrible nous paraissait inévitable à nous, serviteurs, obscurs mais dévoués. Nous pensions que sans doute on méditait les moyens d'écarter des dangers menaçans, et qu'on préparait en silence les mesures nécessaires au salut de la France et de la couronne. Hélas! on ne méditait, on ne préparait rien, et j'avoue que plus d'une fois j'ai tremblé en voyant dans les galeries du château l'air confiant et assuré des hommes qui entouraient le monarque; je ne pouvais concevoir qu'on fût si peu soucieux quand on avait l'état à sauver. Je me souviens qu'un soir, pendant le dernier concert, je me retirai dans une salle voisine pour causer plus

librement avec un ami que je n'avais pas vu depuis mon retour de Turquie. Bientôt la conversation tomba sur la politique, et nous nous fîmes part de nos craintes mutuelles. Nous étions préoccupés de l'idée d'une catastrophe. Nous qui ne vivions pas à la cour, nous savions à quel point on avait agité les esprits et combien on était parvenu à faire méconnaître le caractère de nos princes. Cependant, disais-je en cherchant à nous rassurer, qui pourrait être intéressé à faire une révolution? quels insensés s'exposeraient aux désastres qu'amènerait la chute du trône? et pourquoi ce bouleversement? La prospérité publique ne fut jamais si complète; l'honneur national doit être satisfait, le cabinet des Tuileries a su arrêter la Russie dans sa marche victorieuse sur Bysance, et la conquête

d'Alger rendra la France maîtresse de la Méditerranée... — Ne raisonnez pas ainsi, reprit mon compagnon, en France, les passions marchent avant les intérêts; on risquera un bien-être réel pour courir après des biens imaginaires. La révolution de 89 compromit tous les intérêts, amena tous les désastres et on s'y précipita avec ardeur. — Mais si les esprits sont égarés à ce point, le péril est bien grave; il faut triompher à tout prix, et on n'a pas même l'air de songer au combat... — On a sans doute quelques plans dont on s'est assuré la réussite. — Depuis un an, rien n'indique un plan, un système quelconque, et nos ministres semblent vivre au jour le jour. — Voyez pourtant cette sécurité! ces fêtes! ils sont sûrs d'écarter le danger. — Peut-être l'ignorent-ils! — Pour être si calmes,

si confians, il faut avoir songé à tout. — On n'avoir rien prévu, répondis-je. Et nous rentrâmes dans la salle du concert prendre notre part de ces fêtes imprévoyantes. Il nous était impossible de ne pas faire quelquefois trève à nos douloureuses pensées sur l'avenir. A voir tant d'éclat, de bonté, toute une famille de rois, de si nobles souvenirs, de si grandes alliances, qui eût pu croire que ces Bourbons avaient des ennemis acharnés, et qu'au bout de quelques jours la proscription devait frapper leurs têtes? Ces délassemens des princes, ces chasses, ces réceptions, ces concerts ne devaient plus embellir Compiègne, et nous y avons vu le dernier sourire de la royauté. Royauté prodigue, a-t-on dit, royauté folle. Oui, sans doute, car elle n'envoyait pas des millions outre-mer et ne que-

rellait pas des valets de chambre pour une pièce de dix sous ; mais ses prodigalités étaient pleines de grandeur et de bienfaisance, et si ce sont là des défauts j'aime ces défauts.

Souvent, des fenêtres du château, je me plaisais à voir manœuvrer sur la place les escadrons des lanciers de la garde : les brillans uniformes, les armes luisant au soleil, les chevaux impatiens, les trompettes, les flammes des lances se jouant avec le vent, formaient un appareil de guerre et de coquetterie qu'on ne pouvait regarder sans plaisir et sans orgueil. Avec des troupes si braves et si belles, il n'était point d'ennemi que ne pût vaincre le roi de France. Ah! si on n'eût pas fait dans des rues étroites une

guerre de guet-à-pens.... On a vu ces mêmes lanciers de la garde, sur nos boulevards, recevoir une grêle de balles tirées par des fenêtres ou derrière des barricades, et conserver l'air de bravoure et d'élégance des parades de Compiègne. Et ce sont là les soldats que des ouvriers ivres et des fanfarons de tribune ont nommés les vaincus !

Les rois et les princes quittèrent Compiègne ; ceux que leur présence avait attirés retournèrent dans leurs châteaux, et je rentrai à Paris. Je n'y revis Charles X qu'une seule fois, le soir où, mettant de côté la sévère étiquette, par bonté pour son cousin d'Orléans, il vint chez ce parent dévoué, chez ce sujet fidèle, si plein de reconnaissance pour les faveurs dont son roi l'avait

comblé. Depuis, on sait que les Parisiens ont sonné toutes les cloches de leur grande ville pour célébrer ce qu'ils appelaient une victoire. Singulière victoire! qui a valu aux vainqueurs la misère, les impôts, les banqueroutes, les ventes par autorité de justice, les bataillons des sergens de ville, les émeutes, les insultes de l'étranger et un fléau meurtrier.

On sait ce que nous avons pour remplacer la royauté exilée....

Quand il m'arrive de traverser à cheval les allées solitaires de la forêt désolée et d'apercevoir de loin le fronton du château abandonné, je me demande tristement si nous reverrons jamais ces princes si affables

et si généreux, ces fêtes toutes françaises, cette galerie dorée de Compiègne étincelante de lumières, ces chants en l'honneur des Bourbons, la gracieuse princesse et son fils souriant aux vieux grenadiers, et les lanciers courant au galop avec les flammes de leur lance flottant au vent. Parfois le découragement s'empare de mon âme, et je baisse la tête comme un vaincu; puis je me relève plein d'espoir en me rappelant les mots que m'adressa S. A. R. Madame dans sa maison d'exilée à Bath : « Les Français ont trop d'esprit et trop de fierté pour consentir à être long-temps dupes, long-temps humiliés. »

Vicomte DE NUGENT.

Un Théâtre dans une Eglise.

***



UN THÉATRE DANS UNE ÉGLISE.

—

Un nouveau théâtre s'est ouvert : les journaux l'ont dit à la fin de leurs colonnes, après les pommades et les onguens; les murs de Paris l'ont annoncé en grosses lettres sur une affiche de couleur. C'est un petit événement par le temps qui court : l'un s'ouvre, l'autre

se ferme, sans que le public s'en soucie davantage. Un théâtre est de nos jours une espèce de magasin où l'on débite au consommateur, en qualité bonne ou mauvaise, une certaine denrée qui se vend, se revend, se trafique, se brocante, qui a son numéro, son étiquette, et s'offre sur la place à prix plus ou moins haut, selon la marque et le nom du fabricant. De l'art, de la poésie, n'en demandez pas : l'art et la poésie ne sont pas choses commerciales.

Ils pouvaient se plaire dans le jeu de paume enfumé de l'hôtel de Bourgogne ou de la rue Guénégaud le triple rang de marquis entassés sur la scène : la perruque de Louis XIV ombrageant la tête d'Auguste, les talons rouges aux pieds de Britannicus ne les épouvantaient pas : il y avait de l'enthousiasme alors ; il y

avait un public qui se passionnait, qui riait, qui pleurait, qui éclatait en huées ou en bravos; il y avait des joies, des désespoirs d'artiste et de poète. L'art et la poésie ont fui nos salles vastes et bien ornées, notre *proscenium* bien dégagé, nos décorations et nos costumes si exacts et si parfaits. Les belles et florissantes années de la restauration ont vu briller encore quelques rayons de cette auréole dont les arts ont si long-temps couronné notre France; mais ils sont partis avec la famille de nos vieux rois, ils sont montés sur le navire qui l'emportait vers le troisième exil. Or donc, on vient d'ouvrir un nouveau théâtre, un nouveau bazar, une nouvelle boutique, si vous aimez mieux. Ce théâtre, on l'a bâti dans une église! il restait quatre murs d'église, on en a fait quatre murs de théâtre! De même

qu'un théâtre est tout uniment pour nous un espace ovale avec des rangs de loges et de banquettes, une église n'est autre chose qu'un bâtiment long et élevé, avec deux morceaux de fer croisés qui se dressent sur le toit. L'église ne servait plus : on pouvait en faire indifféremment un grenier à foin, une forge, une écurie, une remise: on en a fait un théâtre, c'est bien ! va donc pour un théâtre ! Le comique de la troupe s'habille dans la sacristie; là la nef est un parterre, le chœur un foyer d'actrices. Les bourgeois y viennent avec leur femme et leur enfant vêtu en artilleur pour finir la journée du dimanche. — Le nouveau théâtre, s'il vous plait ? — Cloître Saint-Benoît, à l'ancienne église. Et le bourgeois achète son billet à la porte, à l'endroit où le bénitier fut jadis ; mais quant à l'eau

bénite, il la dédaignerait, il la mépriserait, il s'en raillerait volontiers. Le bourgeois est philosophe, éclairé, beau parleur, et il a souscrit au Voltaire-Touquet. Le bourgeois goûte fort l'avis d'abattre Saint-Germain-l'Auxerrois. D'abord cela *ne sert à rien*; puis, les murs en sont vieux et gris, et le bourgeois n'admire rien tant que des murailles blanchies, vernies, luisantes : cela lui plaît à l'œil de même qu'un habit neuf ou des souliers bien cirés. Il fait peu de cas des statues gothiques mutilées par le temps comme des combattans par une victoire; mais il est en extase devant les figures de Curtius; il estime infiniment le carton-pierre, et le marbre-poëkilose lui semble une belle invention. Ainsi donc, pour faire plaisir au bourgeois, que Saint-Germain soit abattu! Saint-Germain, la paroisse des rois de France,

Saint-Germain, où l'ignoble révolution a déjà marqué son passage par des vols, des dévastations, des sacriléges! A l'œuvre les pioches et les marteaux! Nous aurons sur l'emplacement une grande rue tirée au cordeau, avec des dépôts d'eau de Cologne de Jean-Marie-Farina, des magasins de rouenneries et des enseignes de tailleurs. Tombe donc, pauvre église! Encore, dans ton malheur, bien heureuse es-tu que les Vandales t'abattent au lieu de te réparer; car leurs réparations, leurs regrattages, leurs recrépissemens sont pires, s'il est possible, que des destructions complètes.

En attendant que cette œuvre-là soit consommée, adieu, Saint-Benoît, fier de renfermer Claude Perrault, Saint-Benoît déjà vieux il y a des siècles, et qui, de temple payen,

étais devenu église chrétienne! Par une étrange vicissitude, te voilà retourné à ta destination primitive : d'église chrétienne, te voilà redevenu temple payen, comme aurait dit un de ces pieux solitaires de Port-Royal dont les austères paroles faisaient presque un damné du jeune auteur de *la Thébaïde*. Moins rigoristes, nous ne logeons chez lucifer ni les comédiens, ni les auteurs. Mais la religion des souvenirs est-elle donc tout à fait morte? N'ont-elles plus un langage qui se fasse comprendre à nos âmes ces vieilles basiliques où tant de générations se sont agenouillées? Chacune de leurs dalles ne couvre-t-elle pas un tombeau? Chacune de leurs pierres n'a-t-elle pas entendu les aveux de la pénitence ou les sermens d'aimer prononcés à la face de l'autel? Et ces images qui priaient les mains

jointes, couchées sur le marbre d'un sépulcre, ces admirables sculptures où s'est jouée la féconde et capricieuse imagination de quelque artiste du moyen-âge, grand homme dont le nom n'est pas venu jusqu'à nous et que nous ne connaissons que par ses œuvres, les arts ne leur donneront-ils pas un regret? On a collé du plâtre sur l'antique façade avec ces mots : THÉATRE DU PANTHÉON en immenses caractères; les morts, endormis sous leurs dalles, se sont réveillés aux refrains glapissans d'un orchestre de comédie; les saints, les seigneurs, les abbés ont été jetés pêle-mêle dans un four à chaux, ou bien serviront de bornes au coin de la rue voisine.

Tiens, bon peuple parisien! l'on t'a fait un nouveau lieu de divertissement pour tes

jours de loisirs, et tu serais bien ingrat de le négliger, car il coûte assez de profanations, assez de belles choses détruites et de souvenirs abolis ! Tiens, grand peuple parisien, peuple esprit-fort, peuple cuirassé de mots sonores et de belles maximes ! on t'a donné des vaudevilles et des mélodrames ; on t'en donnera tous les jours pour rassasier ta faim ; tu auras au moins des spectacles à défaut du reste ; c'est la moitié de ce qu'il fallait aux Romains de l'empire ! Réjouis-toi ! bondis d'allégresse ! Au lieu de cette masure délaissée où venaient prier tes pères, tu as un théâtre tout neuf éclairé par des quinquets ; là, pour te plaire, on met du rouge et du blanc ; l'on se pare de beaux habits en clinquant et en oripeaux, l'on se farde et l'on se grime, l'on rit et l'on pleure à volonté. « Malheur, diront

quelques esprits chagrins, malheur aux nations qui ne croient plus au culte des ruines! » Nous ne sommes pas de cet avis : tout est pour le mieux. Transformons nos églises en théâtres, nos vieux châteaux en filatures. Laissons voler nos médailles, et défigurer au bon plaisir d'un maçon les jardins tracés par Lenôtre; abandonnons les palais de nos rois à l'encan de la bande noire, pour le plus grand profit des beaux arts: c'est très-bien; c'est à merveille! Dans un siècle ou deux, nous serons un peuple-castor, un peuple sans vertus ni passions, sans amours ni haines, un peuple tout à l'*utile* et au *positif.*

Et pour ce qui regarde l'église Saint-Benoît, un mot encore et ce sera le dernier: on en a fait un théâtre; voilà qui est triste,

voilà qui est déplorable, sans doute ; mais la profanation pouvait être plus grande, ne nous plaignons pas trop fort ; rien n'empêchait de la livrer à l'abbé Châtel.

THÉODORE MURET.

Dieppe.

Pas une voile !

OTHELLO, acte II.

DIEPPE.

—

Sur la jetée aux dalles grises,
De ton lourd bonnet recouvert,
Vieux marin, qui dors l'œil ouvert,
Écoutant les soupirs des brises,

Silencieux comme ces flots
Qui battent à peine le sable,
Et qui dans ta main tiens le cable,
Espérance des matelots,

Oh! lorsqu'ainsi seul à la barre,
Par une froide et longue nuit,
Tu vois pâlir, après minuit,
L'étoile incertaine du phare,

Pour peu que l'horizon soit lourd,
Que les cailloux grincent aux grèves
Et que la mouette au cri sourd
Vienne alors traverser tes rêves,

Dis-nous, bon Poletais, dis-nous
Si, pour désarmer sa menace,
Devant Notre-Dame de grâce,
Tu ne te mets à deux genoux;

Ou si, parfois le vent s'apaise,
Comme jeune et brillant d'amour
Tu revois poindre avec le jour
Le blanc clocher de la falaise,

Ta ville et sa forêt de mâts,
Et les flammes de tes flotilles,
Et le haut bonnet de tes filles,
Brunes Cauchoises aux beaux bras,

La grande auberge si courue,
Et tes maisons au corps brisé
Étayant sur un bois croisé
Leur front qui penche sur la rue,

Tes Bains surtout... dont vers le soir
Un rayon encore fidèle
Vient mollement argenter l'aile
Quand le flot n'est plus qu'un drap noir.

Puis, tu nous diras si les mères,
Au foyer séchant vos filets,
Par des histoires de follets
Ne consolent plus les chaumières,

Ou si, dans son fougueux ébat,
La vague à grand bruit étouffée
Murmure encore un nom de fée
Jusques aux fourches d'Étretat;

Si, lorsqu'il tombe un grain d'orage,
Tout un peuple de matelots
Ne va plus au roc de la plage
Voir une princesse en sabots;

Si le petit marin qui joue
Près du flot qui va le raser,
Ne se souvient plus d'un baiser,
D'un baiser de reine à sa joue...

Et si toi-même, à ce coteau
Du Béarnais, blanche bastille,
Tu ne pleures point sur sa fille
Devant Arque et son vieux château!....

Oh! garde espérance à ces brises,
Bon Poletais, vois l'horizon;
Il peut luire encore un rayon
Sur la jetée aux dalles grises...

E. Roger de Beauvoir.

Promenade

AU BOIS DE BOULOGNE.

PROMENADE AU BOIS DE BOULOGNE.

1831.

—

Le mois de juillet touchait à sa fin. A cette époque de l'année, Paris n'offre communément aucun charme à ses habitans, aucun spectacle aux innombrables curieux, tant indigènes qu'étrangers dont il regorge. Les feuilles sont déjà toutes poudreuses, et l'on

va s'étouffer aux Tuileries, sous prétexte d'y prendre l'air; les théâtres sont vides, et l'on va bâiller sur une chaise de louage, sous prétexte qu'il faut bien se distraire; puis, à dix heures, on rentre chez soi, et l'on brosse ses vêtemens grisâtres en s'écriant : Quel temps magnifique! quelle délicieuse promenade! Paris, en un mot, ne cesse guère d'être une ville de boue et de fracas, que pour devenir une ville de poussière et d'ennui.

Hélas! que n'en fut-il toujours ainsi! Mois de juillet, ordinairement si paisible et si ennuyeux à Paris, que n'as-tu toujours été ennuyeux et paisible!

En juillet 1830, la capitale avait été le théâ-

tre d'une horrible tragédie : des Français étaient tombés sous les coups de Français.

L'on jugea convenable de réveiller ce souvenir en 1831.

Le 27 juillet allait donc éclairer, non pas un simple hommage à la mémoire des morts, mais un triomphe posthume dont quelques vivans devaient prendre leur part. Qu'en pensez-vous, vieux et sages Romains, vous qui ne décerniez jamais les honneurs du triomphe dans les guerres civiles ?

Ce jour là, je me levai triste et soucieux; sorti de grand matin, je trouvai partout sur mon passage une foule empressée, curieuse, remuante : les boulevards présentaient l'aspect

des Champs-Élysées le jour d'une fête publique, la joie exceptée. Mon cœur se serra. « Une fête, me dis-je à moi-même, une fête, grand Dieu ! A pareil jour, l'an passé, le sang ruisselait dans Paris, les enfans d'une même patrie combattaient en ennemis; et c'est pour honorer un tel anniversaire que cette population est là en habits de dimanche, agitée, fourmillante, bruyante, comme les jours de mâts de Cocagne ou de feu d'artifice; et pendant ce temps d'augustes infortunes, d'illustres exilés!... Ah! sortons, sortons vite de Paris, afin de pouvoir penser à eux tout à notre aise. Hommes du pouvoir, célébrez les combattans de juillet, et, tandis que vous traînez en prison ceux qui survivent et qui vous gênent, allez décerner à ceux qui sont morts une immortalité qui ne vous coûte rien. Vous

avez vos dieux, et moi, j'ai les miens. Vous allez adorer la victoire; vous me laisserez bien le culte du malheur. »

Je résolus de chercher des souvenirs plus doux et plus purs que ceux dont on allait étourdir la capitale, de visiter cette demeure qu'embellissaient naguère l'innocence alliée à la majesté, la bonté unie à la grâce; Bagatelle, séjour charmant par lui-même, plus charmant mille fois par la mémoire de ses derniers habitans.

Je m'acheminai donc vers le bois de Boulogne, non sans rencontrer le cortége en tête duquel figurait l'inévitable don Pédro, qui, à cette époque, semblait faire partie du mobilier de la couronne de France.

Je marchais aussi rapidement que possible, tant il me tardait de me trouver enfin dans une autre atmosphère! Caroline, Henri, Louise, noms révérés, noms toujours chers à la vraie France, je ne voulais plus avoir que vous à mes côtés!

Enfin, je franchis la barrière, je traverse Passy, et me voilà dans le bois de Boulogne; il y avait peu de promeneurs, Dieu merci! une partie de la banlieue avait voulu assister à la grande représentation que donnait la capitale. Il est des gens dont les yeux veulent jouir à tout prix, même quand leur cœur est affligé.

Je ne me rappelais pas précisément le chemin qui conduit à Bagatelle : je cherchais pour me

guider ces poteaux verts placés le long de chaque avenue et sur lesquels j'avais lu cent fois ces mots : *Avenue d'Angoulême, avenue de Berry, allée de Mademoiselle, allée Caroline!* Mais, quelle fut ma surprise! je ne retrouvais pas un de ces secourables moniteurs, et, faute de ce fil, le bois de Boulogne devenait un vrai labyrinthe pour un homme qui ne fait pas profession d'y chevaucher tous les dimanches.

En ce moment, une vieille femme mal vêtue passe auprès de moi; je l'appelle...« Que sont devenus, je vous prie, ces écriteaux qui indiquaient jadis le chemin aux promeneurs? — Ah! mon bon monsieur, me répond - elle tristement, *ils* ont renversé tout ça à la révolution. — Comment, tout!... — Oh! mon Dieu,

oui... Mais c'est-il à Bagatelle que monsieur veut aller? — Sans doute. —Alors, prenez la troisième allée à votre droite; c'est celle par où passait toujours *la bonne duchesse.* — La bonne duchesse, dites-vous?—Oui, monsieur, elle et ses bons petits enfans. *Ah! nous aurions eu bien besoin d'eux cet hiver!* »

Que ce mot *la bonne duchesse* me causa de plaisir! que cette phrase *nous aurions eu bien besoin d'eux* me parut touchante dans sa naïveté! Pauvre vieille femme! combien de gens ont dit avec toi depuis deux ans : *Nous aurions bien besoin d'eux!* combien d'autres l'ont pensé intérieurement sans oser le dire tout haut!

Je tirai une pièce de monnaie de ma poche

et l'offris à la pauvre vieille sans lui dire une parole : « Que le ciel les bénisse, dit-elle ! » Elle m'avait bien compris, car ce n'était pas moi qu'elle remerciait.

Je m'éloignai, le cœur gros de chagrin et d'indignation. Eh quoi! pensai-je, ils sont donc venus exercer jusqu'ici le génie haineux de la destruction ! les noms de deux femmes et de deux enfans n'ont point trouvé grâce devant eux! Au fait, pourquoi m'en étonner? N'ont-ils pas débaptisé la rue de Bourbon pour l'appeler rue de Lille, et cela en intrônisant un Bourbon ? * Je crois même, Dieu me pardonne, cette rue s'est appelée un instant rue Lobau !..... La rue Charles X n'est-elle pas

* C'est sans doute pour complaire à cet historien de carrefour qui a prouvé, le 30 juillet, par A + B et sur une feuille de papier jaune, que Louis-Philippe était un Valois et non pas un Bourbon.

devenue la rue Lafayette tout court, et n'a-t-elle pas manqué de s'appeler rue Lafayette Ier? La rue d'Artois est transformée jusqu'à nouvel ordre en rue Laffitte, et la rue du Duc-de-Bordeaux est provisoirement la rue du 29 Juillet. Encore y a-t-il des gens qui trouvent qu'on s'est arrêté en beau chemin! Effectivement, on n'avait plus qu'à intituler la rue d'Orléans rue Égalité. C'était un si beau temps que celui où *Monsieur de Saint-Janvier* s'appelait le citoyen *Nivose* et où *Monsieur de Saint-Sire* n'était plus qu'un particulier anonyme

Noms chéris d'Angoulême, de Berry, de Caroline, vous avez dû disparaître! Mais consolez-vous : les hommes qui vous ont effacés ont effacé les fleurs de lys des armes d'un roi Bourbon, et, non moins habiles à innover qu'à dé-

truire, ils ont mis le drapeau tricolore aux mains de Louis XIV et d'Henri IV ! La postérité aura peine à le croire.

C'est ainsi que mon esprit s'égarait en réflexions tantôt amères, tantôt douloureuses. Plus mon imagination était active et plus mon pas était devenu lent: je ne marchais plus que machinalement et sans le savoir, car j'étais tombé dans cet état de rêverie où, comme dit Addisson, l'esprit ne fait plus société avec le corps.

J'arrivai ainsi, à mon insu, jusqu'à l'avenue Caroline, que m'avait indiquée ma bonne vieille. Combien je fus surpris en apercevant un de ces guides muets dont je venais de déplorer l'absence! « Dieu soit loué! me dis-je,

ils ont au moins respecté le nom de la *bonne duchesse*, de celle qui répandit en tous lieux tant de bienfaits, qui se fit admirer par son noble courage, et qui, pour prix du malheur qu'elle était venue trouver en France, avait doté cette France d'un trésor inestimable. »
Hélas! je me trompais! le bois avait bien été respecté, mais l'inscription n'existait plus qu'à moitié. Le nom de Caroline avait été effacé. Du moins on n'y avait rien substitué officiellement. Je m'approchai davantage, et je vis qu'une main furtive s'était chargée de ce dernier soin, en traçant à la place vide le mot *bien aimée*. Grâce à cette délicate substitution, l'allée Caroline était devenue l'allée bien aimée: elle n'avait pas changé de nom.
Plus loin, je lus allée... *bénie:* plus loin, allée... *gracieuse;* plus loin encore, allée... *Jeanne*

d'Albret. Partout enfin d'ingénieux synonymes avaient été inscrits à la hâte par quelque passant, et le nom de Caroline s'y trouvait ainsi reproduit sous mille formes diverses. On avait cru l'anéantir; mais ce nom a sa racine dans les cœurs, il s'était multiplié. Je ramassai un petit morceau de craie blanche, car je voulais aussi, par une fraude pieuse, faire renaître ce nom révéré en le couvrant toujours d'un voile diaphane : malheureusement ceux qui m'avaient précédé dans cette avenue ne m'avaient laissé aucune place. J'arrivai à la fin de l'allée sans avoir pu accomplir mon dessein, car sur le dernier poteau, tout près de Bagatelle, je lus avec assez de peine ce mot grossièrement écrit : *regreté*. Cette orthographe me fit sourire; mais, loin de me choquer, elle me plut davantage.

***

« Assurément, me dis-je, ce n'est point la main d'un courtisan qui a tracé ce mot, ce n'est pas la main d'un flatteur de haut étage (l'exil et le malheur en ont peu); c'est la main de quelque malheureux secouru, de ma bonne vieille femme peut-être, c'est la main du peuple, en un mot. Ah! si dans ce peuple il est des êtres oublieux, crédules, ingrats, parfois barbares, il en est donc aussi (et en plus grand nombre, j'en suis certain,) qui sont bons, sensibles, reconnaissans, que les bienfaits attachent, et qui possèdent la plus rare et la plus précieuse de toutes les mémoires, celle du cœur.

En ce moment le bruit du canon se fit entendre; c'était celui des Invalides qui annonçait la cérémonie du Panthéon. « Allez,

allez, m'écriai-je, décernez vos honneurs : vous n'en inventerez pas de plus touchant que celui dont ma vue est frappée en ce moment. Tressez vos couronnes; les promeneurs du bois de Boulogne en ont offert une plus flatteuse et plus digne d'envie. Gravez vos inscriptions en lettres d'or ! vaudront-elles jamais celles que le charbon et la craie ont tracées dans l'allée Caroline ? * »

F. BONNET.

* Le fond de cette narration est de la plus exacte vérité; j'ai vu de mes propres yeux, en 1831, les inscriptions dont je viens de parler. Une main jalouse, une autorité ombrageuse les auront-elles fait disparaître depuis? Je le crains : j'irai m'en assurer aux premiers beaux jours.

Aux pauvres Petites Filles

DE

MADEMOISELLE.

A mes pauvres petites filles de France!

LOUISE.

(Nouveaux Souvenirs d'Holy-Rood)

AUX PAUVRES PETITES FILLES

DE

MADEMOISELLE.

Le ciel est sombre, enfans, les temps sont rigoureux;
Le travail et le pain manquent aux malheureux
Depuis que l'ouragan a dévasté ce trône,
Sommet d'où descendaient tant de fleuves d'aumône,

Et vous avez, hélas! vous aussi, pauvres fleurs,
Votre part de misère en ces vastes douleurs;
Car le jeune rameau qui vous prêtait son ombre
Et qui donnait ses fruits sans regarder au nombre,
Étant avec le tronc par l'orage emporté,
Orphelines deux fois, rien ne vous est resté!
Pour la royale enfant quelle pensée amère
En partant, de cesser de vous être une mère,
De prévoir tant de maux qu'on ne pourra guérir,
D'être appelée au loin sans pouvoir accourir!
Ah! lorsque dans l'exil l'emportait la tempête,
C'est vers vous, toute en pleurs, qu'elle tournait la tête,
Et c'est vous dans l'exil qui l'occupez encor :
Devant le Dieu du ciel vous êtes son trésor.
Jours dorés, gloire, trône, elle sait que tout passe
Hormis le souvenir des bienfaits qu'on amasse :
Aussi ce temps d'épreuve, en son cœur attristé,
Ne fait qu'attiser mieux la sainte charité.

C'est en vain de ses biens que la source est tarie
Par la main des méchans fléau de la patrie:
La haine a moins de force encore que l'amour,
Elle est riche pour vous bien plus qu'eux dans leur cour.
Et le peu qui lui reste, enfans, est tout le vôtre.
Voyez, aujourd'hui même elle imite l'apôtre
Qui donnait, à défaut de joyaux et d'argent,
Jusques à son manteau pour vêtir l'indigent:
Du fond de son exil Louise vous envoie
Sa robe d'innocence et vous l'offre avec joie;
C'est un doux souvenir de par de-là les mers
Qui vient vous consoler de vos regrets amers;
C'est une charité maternelle et féconde
Qui réveille pour vous les charités du monde,
Comme le bruit lointain d'une charmante voix
Suffit pour éveiller mille échos dans les bois.

A. S. Saint-Valry.

Souvenir de Compiègne.

SOUVENIR DE COMPIÈGNE.

Mai 1830.

—

La monarchie était encore tout agitée du plaisir et du bruit des fêtes lorsqu'un retour soudain de fortune la poussa dans un abîme. Il y a dans la vie humaine des contrastes qui brisent l'âme; et lorsque ces vicissitudes se montrent dans le rang suprême, elles laissent

dans le cœur une longue émotion que l'histoire se charge de perpétuer au travers des siècles.

Parmi les dernières fêtes qui préludèrent à la catastrophe de juillet, il y en eut qui furent plus particulièrement des fêtes de famille pour les Bourbons de la branche aînée.

Le roi de Naples venait de célébrer à Madrid le mariage d'une de ses filles avec le roi Ferdinand; c'était un nœud de plus dans cette race française de rois dont la grandeur fut souvent un objet d'envie pour les autres monarques, mais qui n'aurait jamais dû être pour la France qu'un sujet d'orgueil.

Le laborieux prince, avant de retourner à ses travaux de roi, était appelé à Paris par de ten-

dres affections : ce n'était pas seulement un devoir de convenance à remplir envers Charles X, le chef vénéré de la famille de Bourbon, c'était aussi un tendre amour de père à satisfaire. Le sang napolitain s'était heureusement fécondé parmi nous. Madame la duchesse de Berry rayonnait de gloire et d'espérance ; une brillante popularité s'attachait à son nom : les beaux-arts, les plaisirs, le génie, la beauté, s'empressaient sous ses pas. Il y avait en cette princesse tout un avenir qui se déployait ; avenir de gloire, de liberté, de bonheur. Son père devait naturellement être avide de jouir de ce doux triomphe. Madame la duchesse de Berry, avec son caractère animé, avait donné à son veuvage quelque chose de haut et d'inconnu. On ne songeait pas alors que le jeune duc de Bordeaux ne serait roi qu'avec une

régence; mais on pensait qu'à tout évènement la France pourrait encore retrouver Anne de Beaujeu.

D'autre part, une autre princesse, sœur du roi de Naples, avait aussi son attrait. Madame la duchesse d'Orléans marchait entourée d'une postérité nombreuse : ici la gloire était plus modeste, mais on soupçonnait que le bonheur devait être plus intime, et nul n'imaginait qu'à cette femme retirée du monde une révolution ferait une destinée de reine.

Le roi Ferdinand venait chercher cette double émotion, ce bonheur de voir madame la duchesse de Berry devenue toute brillante des splendeurs de la royauté, et le bonheur de voir madame la duchesse d'Orléans en-

tourée des charmes de la vie domestique. Ce roi ne savait rien de l'avenir, et le présent lui était doux. La pensée des attentats politiques n'était venue alors qu'à des comédiens qui s'apprêtaient aux dernières orgies de la liberté!

Paris eut des fêtes resplendissantes pour le vieux roi. Le Palais-Royal, ce palais de bourgeois, s'illumina comme une féerie. Charles X parut dans ce lieu dont les crimes de la révolution semblaient avoir fermé le seuil aux rois de France : c'est là même qu'il apprit les premières nouvelles de sa flotte qui s'en allait voguant par les mers à la conquête d'Afrique.

Je ne veux point dire tous les plaisirs que madame la duchesse de Berry jeta avec sa

gracieuse vivacité sur les pas de ses parens. Lorsque les pompes de Paris furent épuisées, on alla à d'autres fêtes.

Compiègne fut le rendez-vous de la famille royale.

Compiègne fut de tous temps le séjour aimé des rois de France. Au temps de Charles VI, lorsque le duc de Bourgogne s'en était rendu maître, l'armée du roi usa de mille artifices pour ne pas la soumettre par la force; il est vrai que les assiégés ne dirigèrent aucun de leurs coups sur le camp où flottait l'étendard aux fleurs de lys d'or: la bataille se portait tout entière vers le camp du duc d'Orléans. Alors il y avait un duc d'Orléans fidèle au roi de France.

Dans toute la suite de l'histoire, Compiègne resta un séjour privilégié : Louis XIV y donna des fêtes, et Louis XVI y exerça son goût de construction. Les vieillards de Compiègne se souviennent d'avoir vu le bon roi mêlé à ses architectes et à ses maçons, dirigeant leurs travaux, montant à l'échelle avec eux, faisant présider son intelligence à tout cet appareil de luxe et de splendeur.

La révolution vint bientôt toucher du pied cette magnificence ; elle fit une école d'arts et métiers de ce splendide palais, elle mit des forges dans ses salles d'or. Les grands génies du temps disaient que c'était un moyen de conservation ; conservation tout à fait digne d'une époque de barbarie. Après quelque

temps, Compiègne sortit de cette épreuve, sale, enfumé, souillé. Puis vint Napoléon, qui balaya ces ordures et remit à neuf le palais des rois.

De Napoléon, à la vérité, il resta autre chose que de la grandeur et de la magnificence; il resta une trace de sa vie de despote. Le grand homme avait caché au-dessus de sa belle chambre d'apparat une petite chambre juchée dans les combles, où l'on arrivait par un petit escalier obscur, et qui était défendue au loin par des grilles hérissées de pointes aiguës. Là il dormait en repos, à peu près comme le duc de Bourgogne, après le meurtre de la rue Barbette, dormait dans sa petite chambrette de pierre, avec une seule ouverture, isolée au milieu de son palais.

En 1814, tous les potentats du monde, Bernadotte au milieu d'eux, tombèrent sur Compiègne par mille chemins à la fois, triste séjour de la royauté en ce moment ! Mais Louis XVIII parut bientôt : à sa manière noble, aisée, protectrice, on reconnut le maitre; les vainqueurs de Napoléon étaient devenus les hôtes du roi de France.

Compiègne fut depuis un séjour fortuné. Charles X aima surtout à chercher dans ses solitudes un peu de trève à ses soucis de roi.

C'est là qu'il voulut fêter avec plus d'intimité les augustes voyageurs de Naples.

Toute la famille royale accourut, mais la famille d'Orléans ne parut pas. Dans cette réu-

nion tout devait être affectueux, et les cœurs devaient être à découvert, et ce fut aussi une étude curieuse que celle des divers caractères de joie que chacun montra dans cette familiarité royale.

Charles X était admirable en ces rencontres. Il fit les honneurs de son château, de son parc, de son jardin, de sa chasse, avec une élégance spirituelle que les rois parvenus ne connaissent pas.

Madame la duchesse de Berry animait les promenades et les jeux par sa pétulante joyeuseté, par son rire d'enfant, par ses cajoleries gracieuses, par ses malignes agaceries.

Madame la dauphine, d'une bonté grave,

mêlant la douleur au rire, le souvenir au bonheur, tempérait cette vivacité de plaisir par la réserve et l'aménité de ses paroles.

Ces trois caractères faisaient contraste dans cette explosion de sentimens libres et de bonheur domestique. Quant à M. le dauphin, il semblait jouir de tout ce spectacle sans s'y arrêter, comme un sage qui voit les plaisirs, les encourage et ne les cherche pas.

La grandeur royale se montre à Compiègne dans sa simplicité, sans cette pompe de cour qui en décore la surface, et, à force de luxe, d'or et d'éclat, ne laisse point pénétrer dans ce qu'elle a d'intime.

Compiègne se prête à ce déploiement de

la royauté; Compiègne est d'une majesté simple et imposante. Sa grande forêt, avec ses chasses superbes, et ses routes immenses, et ses rendez-vous élégans, et ses magnifiques carrefours, n'est pas comme ces grands bois incultes du fond de l'Amérique, ou comme ces bois sacrés et impénétrables des druides; c'est un séjour cultivé: son aspect offre comme un mélange de la liberté sauvage et de la civilisation élégante.

A l'une des extrémités de cette forêt gît une ruine immense, celle du château de Pierrefonds, qui fut l'un des palais où Charles, duc d'Orléans, amoncela les trésors de l'État sous le règne de Charles VI. De ce palais un vaste mur est encore debout, à pic sur la col-

line; le reste couvre de ses débris un grand espace.

Tout cela est d'un noble aspect; les magnificences de l'art et celles de la nature rivalisent: les ruines sont jetées au milieu comme un monument de plus, et ce n'est pas celui qui parle le moins à la pensée.

Après les brillantes illuminations de Paris, après toute cette poussière d'or qui avait ébloui le roi de Naples aux Tuileries, au Palais-Royal, à l'Opéra, Compiègne se montra dans sa simplicité magnifique. Les fêtes avaient pris un autre caractère : c'était du calme après le bruit, c'étaient les plaisirs de la confidence après les embarras de l'étiquette.

Ces bonnes majestés siciliennes étaient ad-

mirables dans leur intérieur. Leur première joie, en prenant possession de leurs appartemens splendides, fut d'accommoder de leur mieux tout cet appareil royal à leurs habitudes véritablement bourgeoises. Elles supportaient mal l'or, le duvet et la soie: on eût dit une royauté des temps homériques, et en effet c'était la même simplicité. On mettait à bas tous ces lits pompeux, et on dressait des lits durs avec de la paille sèche : c'était un curieux mélange que celui de la paille étendue sur ces couchettes d'or pour faire dormir un roi. Tout le reste des habitudes royales était analogue.

Le roi de Naples, avec ses goûts sévères, ne sut pas moins accepter gracieusement les plaisirs qui lui étaient offerts. On fit de belles parties de chasse : c'était une des magnificences de

Compiègne. Depuis lors on a trouvé de bon goût de dévaster tout ce qu'il y avait de royal en ce genre dans cette forêt. La chasse, cependant, avait été aussi un des plaisirs de Louis XIV, et je ne vois pas qu'on risque d'être un grand roi pour ne rien conserver des goûts de Louis XIV et de Charles X.

Toujours est-il que le roi de Naples, qui était un roi intelligent, laborieux, spirituel, alla à la chasse et s'y amusa.

Madame la duchesse de Berry s'y amusa plus encore peut-être. On lui avait amené un petit chevreuil tout jeune et plein de grâce qui avait échappé à la mort. Elle le porta dans ses bras à son père, comme eût fait un joyeux enfant. Il y avait en cette princesse toute la

vivacité d'un enfant en effet, et ce ne fut pas la moindre de ses joies de la journée d'avoir sauvé un chevreuil et de courir le jeter sous le nez du roi, qui marchait courbé et se redressa brusquement, tout étonné de cette innocente folie.

C'étaient là quelques plaisirs de cette famille de rois.

Il y en eut de plus touchans et de plus vrais : ce fut surtout quelque chose de doux au cœur de Charles X et de tous les siens de voir affluer à Compiègne des flots de peuple accourus de tous côtés pour jouir du spectacle de cette réunion si touchante.

Le palais était ouvert à ce peuple. Tous les

soirs, la foule immense faisait irruption dans les salles, et l'on se souvient encore en France, malgré notre royauté populaire, quelle était la grâce et l'aisance de Charles X au milieu de ces cohues pressantes. Il y a quelque chose qui vous serre le cœur lorsque vous songez que ce roi, qui était si heureux au milieu du peuple, a été chassé par le peuple. Non, il n'a pas été chassé par le peuple; je ne le veux pas croire, car j'ai vu par qui il a été chassé.

Plusieurs artistes de l'Académie royale et des Italiens, M. Paër en tête, avec ses gracieuses compositions, vinrent donner de la vie à ces fêtes. Il y eut deux concerts, et dans chacun de ces concerts une cantate en l'honneur des Bourbons, exécutée avec enthousiasme, ce qui vaut mieux encore que de la perfection. Les

Bourbons étaient heureux alors : Charles X étendait la puissance française; la nation était libre; sa prospérité était croissante. On pouvait chanter les Bourbons, et la flatterie même eût semblé permise; mais il n'y avait pas de flattérie dans ces chants écoutés avec transport par la foule du peuple. Le peuple ne flatte point : les flatteurs, c'étaient les comédiens qui protestaient de leur amour en sapant le trône, flatteurs pires que les courtisans qui juraient que le trône ne tomberait pas.

Pauvre famille de rois! elle fut heureuse quelques jours dans cette délicieuse retraite. Que de largesses furent versées pendant son séjour!

Charles X ne paraissait point à Compiègne

sans répandre l'aumône à flots. Il y a à Compiègne un Hôtel-Dieu fondé par saint Louis : c'étaient là qu'arrivaient d'abord les dons du Roi ; puis la ville avait ses distributions; les curés étaient chargés des secours dont la charité a coutume de ne point demander compte. Les pauvres, les malades, les veuves, les orphelins, rien n'échappait à cette générosité, et c'était encore là une des fêtes de Compiègne. La famille de Naples se montra digne d'avoir sa part à ce plaisir royal.

Ainsi, c'était un beau mélange de pompe et de charité, de piété et de plaisir.

Au milieu de toute cette magnificence, madame la dauphine gardait son touchant caractère : le plaisir va mal, ce semble, à

cette femme de douleur; aussi elle se réfugie dans les bienfaits. Au milieu du bruit, elle était calme; elle avait pourtant ses jouissances à elle. Elle échappait au mouvement pour se renfermer dans sa chambre, avec des livres, et des enfans. Madame la dauphine aime les enfans; elle joue avec eux, elle leur invente des plaisirs comme fait une tendre mère, elle leur fait des contes, elle leur étale ses bijoux et s'amuse de leur innocence. Malheureuse femme! c'est avec les enfans des autres qu'elle joue ainsi! et, entre ses mille douleurs, il y en a une qui lui est surtout cruelle, c'est de n'être pas mère.

Madame la dauphine se reposait des plaisirs bruyans avec ces sortes de jeux. Je sais une jeune fille qui versera long-temps des pleurs

au souvenir des jeux qu'elle fit avec madame la dauphine dans ce beau Compiègne, au milieu des fêtes données à une famille de rois. Cette jeune fille, avec sa vive et royaliste intelligence, ne fut pourtant pas toute entière au plaisir si nouveau pour elle de jouer avec une femme qui tenait la place d'une reine, et il lui resta assez de sang-froid pour épier et surprendre ce qu'il y avait de plus grave et de plus austère au fond de ces délassemens, qui n'étaient, après tout, que de la bonté. Souvent les larmes se mêlaient au rire de madame la dauphine. Était-ce un souvenir? était-ce un pressentiment? L'enfant ne savait pas grand'chose de cette douleur. Puis l'auguste princesse prenait souvent la plume et écrivait. C'était quelque pensée qu'elle jetait sur des mémoires que la postérité connaîtra,

c'était quelque secret ajouté à tant d'autres secrets : poids immense pour ce cœur brisé ! Madame la dauphine écrivait aussi des lettres ; elle en écrivait surtout à madame la duchesse d'Orléans, avec cette adresse : *A ma très-chère cousine, la duchesse d'Orléans.* Il semblait qu'il dût y avoir quelque sympathie entre ces deux princesses, l'une austère comme la douleur, l'autre grave par sa maternité ; toutes deux éloignées du bruit, toutes deux fuyant la pompe. Le monde sait à présent ce qu'est devenue cette affection entre deux femmes dont l'une a consenti à la royauté, dont l'autre a repris son rôle d'infortune.

Je ne dis point tous les petits secrets de bienveillance surpris par la jeune fille. Ma-

dame la dauphine travaillait; elle brodait, elle cousait; c'était pour les pauvres. Tout cela est assez connu dans notre France. Mais il me serait presque permis de le conter encore, car la jeune fille dont je parle est ma fille; elle a vu et retenu bien des choses qu'on aime à savoir et à dire aux autres. Et que ferait ici la vanité? Madame la dauphine avait surpris dans les jardins cette petite fille qui jouait avec des fleurs, et elle s'en était emparée à l'improviste, comme elle s'emparait des petits enfans à qui elle voulait faire du bien, à tout hasard, et ne sachant pas si leur père était un ami ou un ennemi. Le bien qu'elle fit à ma fille, ce fut de lui laisser voir de près la grandeur avec des larmes, la prospérité mêlée de douleur; c'est un spectacle qui reste au souvenir, même d'un enfant de dix

ans, et la vie est si triste qu'il est bon que nous sachions qu'elle l'est surtout dans les palais des rois.

Ainsi, au bruit des fêtes se mêlaient des jouissances paisibles. Charles X avait les siennes. Madame la duchesse de Berry multipliait les plaisirs. A la fin, la royauté alla reprendre ses travaux; Compiègne fut désert.

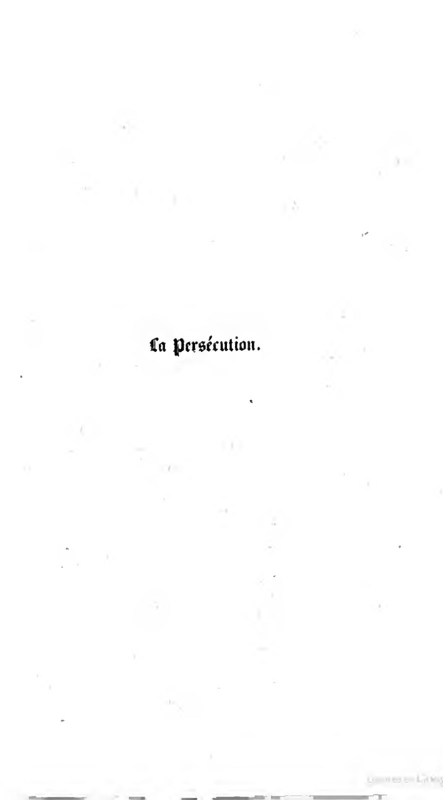
Peu de jours après passa une tempête qui ne laissa de toute cette joie qu'un souvenir. Le trône de France fut brisé. Le roi de Naples mourut. Le duc d'Orléans fut roi. Madame la duchesse de Berry courut les mers comme une exilée. Charles X alla gémir dans un palais délabré de l'Écosse. La France fut écrasée, perdue, humiliée!

Il y avait deux enfans qui n'avaient pas pris part aux fêtes de la royauté, ils eurent part à ses malheurs, ces deux enfans furent proscrits. Quel est donc le pays qui proscrit les enfans? Les enfans! c'est ce que toutes les lois du monde ont respecté, excepté les lois de la terreur.

Que la révolution aille à Compiègne : elle apprendra par les souvenirs qui y sont vivans que c'est une folie de proscrire, que c'est plus qu'un crime, que Dieu se joue des rois, qu'il les élève et les précipite. Mais quant aux enfans, il les tient sous sa main; ils sont sacrés!

LAURENTIE.

***



La Persécution.



LA PERSÉCUTION.

—

Je chantais Dieu, la nature,
La patrie et la vertu.
Au cri de la haine impure,
Faible oiseau, je me suis tu.
Vous dont l'oreille éveillée
Me cherchait sous la feuillée,

Vous n'entendrez plus ma voix.
Hélas! mon exil commence,
Et je rends à leur silence
Les vieux échos de ces bois.

Ces bois étaient ma patrie,
Ces vents mes dieux nourriciers;
Mon toit, la cime fleurie
Des arbres hospitaliers.
Dès l'aurore bien-aimée,
Sur la branche parfumée
Je me balançais joyeux,
Imprévoyante victime!
J'étais penché vers l'abîme,
Et je regardais les cieux.

Oh! d'où vient qu'on m'environne
De piéges et de malheurs?

Pouvais-je nuire à personne
Avec mes chants et mes fleurs?
Adieu, beau ciel qu'on m'envie!
Arbre où s'attachait ma vie!
Bosquet dont j'aimais la nuit!
J'arme la haine et l'injure,
Et pourtant dans la nature
Je faisais si peu de bruit!

Où laisser aller mes aîles?
Où chercher d'autres abris?
Quelles régions nouvelles
Voudront de mes chants proscrits?
Mais chanter loin de mes frères!
Mais aux rives étrangères
Livrer des sons inconnus!
Privé de tous ceux qu'on aime,
On est absent soi-même;
On pleure, on ne chante plus.

Non, sur mon rameau sonore
Laissez-moi finir mes jours,
Laissez-moi vanter encore
Ma patrie et mes amours.
Ah! je suis si peu de chose!
Que vous importe où je pose
Mon nid d'ombrage voilé?
Que vous importe où je chante?
Moi, ma voix n'est plus touchante
Au pays de l'exilé.

BRIFAUT.

Simple Rapprochement.

SIMPLE RAPPROCHEMENT.

Tout ce qui passe sous nos yeux depuis vingt mois, n'est-ce qu'un rêve, un songe, un cauchemar, la fantastique hallucination d'un mangeur d'opium ? N'est-ce que l'ombre de Lafayette qui, montée sur l'ombre d'un cheval *pâle* comme celui de l'Apocalypse, a surgi

de la Grève pour recevoir à l'Hôtel-de-Ville l'ombre d'un programme? Le drapeau blanc flotte-t-il encore sur les Tuileries? M. de Polignac est-il à l'hôtel des affaires étrangères, et M. de Bourmont à son quartier-général?

Non! il est évident qu'une révolution s'est faite: la preuve, c'est qu'on a cassé pour 144,000 francs de réverbères que la ville de Paris a grand'peine à payer, et que rien n'est positif comme un bordereau; puis c'est bien le drapeau de Jemmapes et de Valmy que les vents agitent capricieusement sur le Palais-Royal; M. de Polignac est à Ham, M. de Bourmont en exil, et M. Sébastiani trône au boulevard des Capucines, entouré d'un congrès de postillons. Non sinécuristes, ceux-là, je vous jure, car de tous les fonctionnaires du juste-milieu, il

n'en est pas de plus occupés que les chevaux de poste et les courriers de cabinet.

Impossible de le méconnaître! nous avons eu une révolution, nous jouissons de tous ses bienfaits, et pourtant on serait tenté d'en douter encore à voir le déchaînement du théâtre et des journaux contre cet ordre de choses qu'ils ont si long-temps invoqué. Jamais, certes, les ministères et les parquets de la légitimité ne furent en butte à plus de sarcasmes que n'en essuient aujourd'hui les ministères et les parquets de la révolution, et sous ce rapport M. Persil obtient un succès auquel n'atteignirent jamais les Bellart, les de Broë et les Marchangy: ceux-là du moins, *ces gens du roi*, pouvaient se plaindre à bon droit et lancer logiquement des réquisitoires

contre la licence de la presse; mais que peuvent dire, en bonne conscience, *les gens de la révolution* contre le développement d'un principe qu'ils ont proclamé pendant quinze ans et par la grâce duquel ils sont substituts ou procureurs-généraux? Ils s'y jettent pourtant à corps perdu, les pauvres gens: aussi voyez quels sarcasmes pleuvent sur eux de toutes parts! Les petits journaux, qui, à l'avénement du dernier ministère de la restauration, s'entouraient de bandes noires et criaient sur les toits qu'ils allaient se faire imprimer dans la cave, les petits journaux saisissent un à un nos hommes politiques, les déshabillent, les travestissent et leur font souffrir trente fois par mois le supplice de Régulus; reprenant ainsi le rôle de ces *avilisseurs* qui, après avoir *démoli* le Directoire, eussent *démoli* le

premier consul et l'empereur lui-même, n'eût été la volonté du maître et la police de M. le duc d'Otrante. Jugez si une popularité de poignées de main, de parapluie à canne, et de chapeau gris pouvait y tenir.

Le théâtre, comme nous venons de le dire, avait pris d'abord une part fort active à cette petite guerre très-licite sous un gouvernement d'émancipation générale. *Cagnard*, *le Bossu* des Variétés, contenaient des couplets qui sentent véritablement d'une lieue le réquisitoire, et c'était merveille que M. Persil n'eût pas accusé *Mayeux-Vernet* d'avoir excité à la haine et au renversement du gouvernement de Louis-Philippe sur l'air : *Muse des bois et des accords champêtres*. Peut-être aussi M. le procureur-géné-

ral, indulgent à la Mazarin, pensait-il qu'une ritournelle est assez chèrement payée par un budget de 1500 millions. Ainsi, couvrant d'une généreuse amnistie le couplet de facture, ce digne fonctionnaire laissait chanter impunément chaque soir que nous n'avions qu'un quasi-gouvernement, que faute d'argent les marchands de nouveautés paieraient bientôt leurs impositions en *madapolam*; que le soleil de juillet n'est plus qu'un clair de lune, et cent autres énormités qu'il faut bien se garder maintenant de répéter.

Les choses allaient ainsi quand ce qu'on appelle le gouvernement s'avisa qu'il était assez difficile à un pouvoir *quelconque* de se soutenir à côté de cette guerre de déconsidération continuelle, dans un pays d'entraîne-

ment comme le nôtre, où l'on donne tout à la première impression, où les intérêts de vanité, passant avant les intérêts positifs, disposent incessamment les esprits à donner tort au pouvoir.

Ce qui donna l'éveil, ce fut une petite pièce des Variétés où l'on prenait la liberté grande de se moquer de ces visites domiciliaires qui semblaient avoir pour but de pousser à l'insurrection des populations qui ont encore le ridicule de croire à quelque chose.

Quelques fusils rouillés depuis les cent jours, des ceinturons vermoulus, quelques paquets de cartouches moisies, des brouillons de lettres, voilà tout ce qu'avait produit cette glorieuse croisade contre les soupentes et les placards qui se renouvelle encore chaque

jour. Je me trompe; elle a rapporté aux belligérans une ample moisson de ridicule, et, sans les accidens affligeans qu'elle a provoqués, la France entière eût pouffé de rire au récit des désappointemens du nouveau comité de salut public. Jusqu'aux patriotes les plus austères, tout le monde s'est passablement diverti de l'histoire du sous-préfet arrivant, après de longues recherches, à saisir un de ces meubles si funestes à M. de Pourceaugnac et si chéris de M. de Lobau. Le matériel de guerre trouvé dans un foulard, ce substitut cherchant une pièce de quatre dans la chambre à coucher de madame de Coislin, le chien du maire s'emparant administrativement du dîner pendant qu'on furete, qu'on sonde, qu'on démolit; toutes ces scènes devaient fournir ample matière à la verve de nos vau-

devillistes : aussi obtenaient-elles un succès dont on s'effraya. La longanimité, comme on disait en certain lieu, eut un terme : on s'essaya contre la scène du *Fossé des Tuileries*, et l'on avait triomphé du *Maréchal Ney* des Nouveautés lorsque deux hommes d'esprit et d'érudition essayèrent de galvaniser ce cadavre dramatique appelé *Odéon* avec *Une Révolution d'autrefois*.

Au troisième acte, Caligula doit être assassiné, comme on sait, en sortant du Cirque : le complot va réussir; il ne s'agit plus que d'une misère : savoir quelle forme de gouvernement on substituera à celle qu'on va détruire ; les tribuns veulent en revenir à *la vieille et sainte république* ; ce projet n'est pas du goût des prétoriens, qui veulent conserver le privilége de

faire et défaire les empereurs. Ils ne savent où choisir le successeur de Caligula : ils ont jeté les yeux sur un des membres de la famille, un *imbécille de la tête aux pieds*, dont ils feront tout ce qu'ils voudront; il est *gros, gras et bête*, c'est leur affaire, et c'était apparemment celle du public, qui, à la première représentation, salua cette scène d'applaudissemens à couvrir le bruit du canon Perkins.

A la seconde représentation, affluence énorme. La fameuse scène arrive, et l'on s'aperçoit que les trois mots ont disparu : alors la comédie passe du théâtre dans la salle, alors commence, en face de l'Europe, une scène bien plus curieuse que toutes celles qu'on attendait.



C'est d'abord le parterre et la majorité des loges qui se lèvent en disant tout d'une voix : *Nous voulons qu'on dise qu'il est gros, gras et bête !*

Cris, tumulte, presque autant de confusion qu'à la Chambre pendant un discours de M. Mauguin.

Le commissaire, qui venait peut-être de mettre en fourrière l'âne d'une laitière, — ou de morigéner les habitans d'un mauvais lieu,—ou de conduire un noyé à la Morgue,—ou de déclarer un procès-verbal à mon portier pour délit de petite-voirie, — ou de faire assommer, en vertu de son pouvoir discrétionnaire, quelque caniche prévenu de vagabondage et qui ne pouvait justifier de ses

14

moyens d'existence, — le commissaire paraît au balcon, revêtu d'une écharpe que, sous le règne de l'ordre public, on remplacerait très-utilement par une cuirasse. Défenseur de Claude, ce fonctionnaire multiforme et polyglotte entreprend de haranguer le parterre, mais il est bientôt forcé d'abandonner l'allocution pour le dialogue.

Prenez garde : ce qui va suivre, ce *scenario*, fidèlement reproduit par *la Quotidienne*, c'est de l'histoire ; c'est un terrible spécimen de la société qu'on nous a faite.

LE COMMISSAIRE

« Messieurs, le tumulte......

LE PUBLIC.

» Nous voulons la pièce sans retranchemens.

LE COMMISSAIRE.

» Messieurs, le tumulte que vous excitez...

LE PUBLIC.

» La pièce telle qu'elle est ou notre argent.

LE COMMISSAIRE.

» Messieurs, le tumulte que vous excitez trouble le spectacle.

LE PUBLIC.

» Nous voulons qu'on dise qu'il est gros, gras et bête !

LE COMMISSAIRE.

» Ce que vous demandez est une offense envers la personne du ....

LE PUBLIC.

» Il est gros, gras et bête... c'est dans la pièce.

LE COMMISSAIRE.

» J'ai donné ordre de baisser le rideau.

LE PUBLIC.

» Vous n'en avez pas le droit; nous vou-
» lons qu'on dise qu'il est gros, gras et bête.

(Ici le rideau se baisse.)

LE COMMISSAIRE.

» Je vais faire évacuer la salle.

LE PUBLIC.

» Nous ne sortirons pas; la pièce, ou notre argent.

(Ici un bataillon d'infanterie et soixante sergens de ville débouchent dans la salle; des huées et des sifflets se font entendre de tous côtés.)

LE PUBLIC.

» A bas la censure !

UN SERGENT DE VILLE.

» Filez !......

LE PUBLIC.

» A bas le gendarme !... on nous vole notre argent.... et la Charte !

CHOEUR DE SERGENS DE VILLE.

» Il s'agit bien de Charte... Filez donc ! »

**

On file.

Sergens de ville! intrépides champions de la meilleure des républiques! grâces vous soient rendues. Sans vous, son symbole tomberait peut-être demain sous ces projectiles cuits que Caraccioli proclamait les seuls fruits mûrs de l'Angleterre. Désormais le lustre de l'Odéon sera votre soleil d'Austerlitz, et le maître vous passant en revue, doit vous dire : *Sergens de ville! je suis content de vous.*

On file, mais en répétant : *Il est gros, gras et bête*. Le triple surnom restera.

Or, la France a eu Louis *le gros*, la Flandre Baudouin *le gras*, l'Allemagne Conrad

la bête ; mais réunir les trois illustrations à la barbe de la loi sur le cumul! c'est trop de bonheur. — Crois-moi, nouveau Polycrate : S'il en est temps encore, trouble toi-même ta félicité, jette ton anneau dans la mer ou dans le fossé des Tuileries! Mais non... tu craindrais de ne pas le retrouver.... Et vous, messieurs des inscriptions, à quoi songez-vous donc?... Allons vite, une médaille avec cette triple légende, et je vous garantis pour souscripteurs tous les contribuables que le gouvernement à bon marché n'aura pas ruinés...

Voyez plutôt ; aujourd'hui Paulin publie la pièce, tout le monde veut la lire, mais on court d'abord à la page 33, pour avoir la satisfaction d'y trouver : *Il est gros, gras et bête.*

On en rougit pour ceux qui ne rougissent pas.

Et voilà où nous en sommes après vingt mois !

Certes, la restauration ne s'est fait faute ni d'erreurs, ni de mesures impopulaires; elle a eu à essuyer le dévouement d'agens bien absurdes, d'amis bien imprudens, de conseillers bien perfides ou bien abusés; on ne lui a épargné ni les calomnies, ni les menaces.

Et pourtant, après quinze années d'existence et de guerre avec la presse, quelques semaines avant l'orage de juillet, ce public, aujourd'hui si railleur, si dédaigneux, si insultant, avait retrouvé de l'enthousiasme et des acclama-

tions pour saluer dans nos théâtres l'acte qui devait être comme le testament politique de la restauration, la prise d'Alger. — C'est que la restauration tenait plus qu'elle n'avait promis. Le canon de la Cassaubah, ces succès d'une armée fidèle, unie, disciplinée, des alliances intimes, tout annonçait alors à l'Europe que le temps était venu de renoncer à une politique étroite, égoïste, hostile. Dans l'intérêt même de l'ordre européen, de funestes traités allaient se modifier, toutes les gloires de la France allaient être confondues, fécondées, et du fond de ses roseaux, le Rhin avait murmuré les noms de Turenne, de Marceau, de Villars et de Masséna.

Tel était notre avenir. Je le dis sans vouloir me donner à bon marché des airs de dévoue-

ment au malheur. Cette vérité était dans ma main, j'ouvre la main, voilà tout; croie qui voudra.

Relativement à moi je m'en soucie comme de la couronne d'un roi-citoyen, mais j'ai dû le dire, et j'en atteste vos sympathies, vos intentions, vos actes, prisonnier de Ham, vous qu'il n'est plus permis d'appeler prince. Oui! vous vouliez la France grande, forte, libre, dirai-je même au risque de faire dédaigneusement sourire ces patriotes-renégats, Brutus apprivoisés, doctrinaires fricoteurs qui, barricadés dans le budget, nous donnent de la liberté à grands coups de Charte-vérité. Cet espoir aura traversé comme un éclair de bonheur cette vie perpétuellement disputée à la Grève et à la plaine de Grenelle. Je

vous devais ce témoignage; obscur il n'en a que plus de poids. Se serait-on donné la peine de me tromper? Que l'adversité vous soit donc légère. Votre conscience vous reste, et peut-être êtes-vous plus heureux dans les fers que ceux-là, au milieu des grandeurs, à qui Dieu dans sa colère envoya le songe de Macbeth.

EMILE MORICE.

Rosny.

Est-ce une femme ? est-ce un ange?

Moore.

ROSNY *.

—

Mars 1824... La bonne femme qui m'avait donné à souper et à coucher avait un fils

* Rosny est un petit bourg à 16 lieues de Paris, sur la grande route de Rouen, par la route basse, entre Mantes et Vernon, sur la rive gauche de la Seine, dans une position délicieuse; à l'entrée du village est le château de ce nom, célèbre autrefois

garçon jardinier au château ; elle m'avait promis qu'il me fournirait les moyens d'en visiter le parc et les appartemens. A six heures du matin, mon hôtesse vint me réveiller, en m'apportant une grande écuelle de lait de la laiterie suisse de la princesse. Ma toilette ne fut pas longue; j'avais hâte d'aller voir ce vieux manoir de Sully que le duc de Berry avait choisi pour en faire sa retraite favorite.

La matinée était belle et fraiche comme

par la naissance de Sully. Il n'en existe plus rien. Sully lui-même le fit rebâtir dans un goût plus moderne. Le nouveau château est attenant à un très-beau parc entouré par la Seine, qui lui sert d'enceinte. Autour de Rosny se trouvent ces bois historiques que Sully mit en gage pour en prêter l'argent à Henri IV.

une des premières matinées de printemps; la giboulée de la veille donnait une nouvelle vie aux bourgeons; la verdure du mois de mars a un charme particulier, la saison était avancée cette année, il me sembla qu'elle l'était plus à Rosny que partout ailleurs; on eût dit que ses beaux arbres mettaient une certaine coquetterie à paraître dans toute leur parure, devant la *bonne duchesse*, car c'était le nom qu'on lui donnait déjà dans le pays.

En entrant dans la grande et magnifique avenue du château, je me sentis ému de souvenirs en regardant cette double allée d'arbres centenaires qui avaient vu, 234 ans auparavant, Henri IV aller au-devant du brancard sur lequel on portait Sully, blessé à Ivri. Il me sem-

blait encore entendre le bon roi à cette même place, répondre au sage conseil que lui donnait son ami, au milieu de ses souffrances, de profiter de sa victoire et d'aller mettre tout de suite le siége devant Paris. « Je ne puis m'y » décider, je suis le vrai père de mon peu» ple, je ressemble à cette vraie mère dans » Salomon, j'aimerais quasi mieux n'avoir » point de Paris que de l'avoir tout ruiné et » tout dissipé par la mort de tant de person» nes. »

La grille du château était ouverte, le fils de mon hôtesse m'y attendait; je me trouvai bientôt sur la terrasse, devant ce modeste asile qui ne conviendrait pas aujourd'hui aux exigences d'un banquier et qui suffisait à l'ambition d'un fils de France. Deux pavillons

liés par un corps de bâtiment composent tout l'édifice, construit dans le style d'architecture du temps; des briques rouges encadrées dans des arêtes de pierres de taille; c'était le goût d'Henri IV, et tout le monde l'imitait alors, Gabrielle par tendresse, Sully par amitié. La maison est d'une simplicité noble, le duc de Berry n'était pas riche quand il l'acheta: à cette époque, il abandonnait au trésor la moitié de ses revenus pour diminuer les charges du peuple; l'autre moitié était consacrée à faire vivre ses vieux serviteurs ruinés par la révolution, et à secourir les malheureux qui s'adressaient à lui. Il avait payé ce petit domaine avec la dot de sa femme *. Éloigné du trône pour

* Le duc de Berry acheta en 1819, six mois avant sa mort, la terre de Rosny de M. Archambault de Périgord.

long-temps, le duc de Berry avait placé à Rosny tout l'avenir de son bonheur domestique, il voulait y réunir tous ses attachemens, mais ces doux projets ne furent qu'une courte illusion détruite par le coup de poignard de Louvel.

Rosny devint dès ce moment, pour la *pauvre veuve*, un sanctuaire de douleur; là vinrent se concentrer ses affections et ses chagrins. Ces lieux, qui devaient être les témoins des passe-temps d'un fils de France, furent dévoués aux larmes, à l'aumône et à la pitié. Ce fut en habits de deuil que la princesse vint faire son premier séjour à Rosny, et y marquer la place que devait occuper le cœur de *Charles*, sous les voûtes d'une chapelle qu'elle lui consacra, et dans laquelle de-

vaient venir prier chaque jour des vieillards infirmes et de jeunes enfans dont les soins et l'éducation devaient être un de ses bienfaits.

La matinée était si belle, si douce, si calme, que je ne pus résister au plaisir de commencer ma visite à Rosny par une promenade dans le parc. Les jardins de Sully ont disparu; des terrasses ont remplacé les fossés du château, et un élégant jardin anglais dessine ses allées, ses bosquets, ses pelouses, ses massifs et ses bowling-green, sur le terrain que couvraient de leur ombre les hautes futaies du premier maître. La nature a tout fait pour la beauté du site; la Seine enlace le parc d'un de ses larges contours; ses rives si riantes, si variées, si fécondes, lui servent de lointain, et l'horizon y est borné d'un côté par Mantes-la-Jolie, et

de l'autre par la montagne pittoresque de la Roche-Guyon, placée là comme pour embellir un paysage, que le génie du Poussin et l'imagination de Ruisdaël auraient vainement cherché à rendre plus beau et plus complet.

La position de Rosny est une des plus riches et des plus agréables des environs de Paris; elle eût été digne d'inspirer Delille ou Dryden, et Pope n'y aurait pas regretté sa jolie maison de Twickenham. J'ai vu les plus beaux parcs de l'Angleterre, et ni Kensington, ni Blenheim, ni Kew, ni Richemont ne m'ont fait éprouver le charme indéfinissable de Rosny. Il y a dans ce lieu une atmosphère enivrante de fidélité, de noblesse, de loyauté et de bienfaisance. Tout me charmait dans ce

délicieux séjour, et, pour en jouir à mon aise, je m'assis sur un banc de pierre, sous un bosquet, dont un beau saule pleureur faisait le principal ornement : ses longs rameaux retombaient par touffes jusque sur ma tête. Je regardais un des pavillons du château qui se montrait à travers une percée très-heureusement ménagée. Mon jeune conducteur m'observait d'un air attendri, et il me dit, en poussant un gros soupir de paysan : « Ah! monsieur, vous êtes là assis à une place que la » princesse aime beaucoup; c'est là qu'elle » passe à lire des heures entières, chaque fois » qu'elle vient à Rosny. » Effectivement, lui dis-je assez machinalement, la place est agréable, et je conçois qu'elle plaise à Madame. « Ah! ajouta-t-il, c'est un souvenir pour » elle, j'en suis sûr.

« — Si vous aviez vu la princesse, quand elle » arriva pour la première fois après la mort » du prince, se promener seule, à la nuit tombante, dans les allées du parc, enveloppée » d'un grand voile noir qui la cachait en entier, » et d'où s'échappaient des sanglots; c'était à » vous déchirer le cœur! Le parc et l'entrée » du château furent interdits à tout le monde; » les pauvres seuls avaient le droit d'y entrer » à toute heure, l'aumône était la seule consolation que se permit la princesse, et la » prière sa seule occupation. Souvent je l'ai » trouvée assise sur ce banc, les yeux fixés » sur les fenêtres de l'appartement de monseigneur le duc de Berry, éclairées par la » lune qui frappait sur les vitres : alors elle fondait en larmes, et madame de Reggio, et » M. de Nantouillet, venaient la chercher, et

» ce n'était qu'avec peine qu'elle consentait à » rentrer; elle disait toujours : *Je me plais* » *ici dans ma douleur ; c'est là qu'avec* » *Charles nous nous reposâmes à notre pre-* » *mier voyage à Rosny;* et elle soupirait tou- » jours en quittant cette place. »

Les paroles simples de ce villageois, ce récit fait dans le lieu même de ces scènes de douleur, me rappelèrent la touchante pensée de M. de Chateaubriand : « Revoyez au jour » de l'infortune, les lieux que vous habitiez » au temps du bonheur; il s'en exhale quelque » chose de triste, formé du souvenir des joies » passées et du sentiment des maux présens. » N'est-ce pas là qu'à telle époque vous aviez » été si heureux? Et maintenant ces lieux sont » pourtant les mêmes : qu'y a-t-il donc de » changé? l'homme! »

Le concierge, sur les instances de mon guide, me fit visiter les appartemens du château. C'est la demeure modeste d'une femme qui aime les arts avec goût, avec esprit et avec générosité; il n'y a dans cette demeure rien de royal, rien de somptueux; on ne se croirait pas dans l'habitation d'une fille de France : point de salles de gardes, de salons d'apparat et d'étiquette; point de galeries ni de péristyle; rien qui ressemble aux pompes de Versailles ou aux grandeurs de Fontainebleau. On dirait qu'on a pris soin d'éloigner du manoir de Rosny tout ce qui pouvait rappeler le faste et l'éclat des cours; mais partout de la grâce et du charme dans les ameublemens, de la simplicité et de la noblesse dans l'ensemble et dans les détails. La chambre de la princesse est d'un goût sévère; elle a pour

tenture une draperie de casimir noir, relevée par une large broderie en soie orange et bleue dans toutes les nuances ; c'est un cadeau de madame la dauphine : partout les portraits et le buste du duc de Berry. Le boudoir, ou plutôt le cabinet de travail, ressemble à un joli atelier d'artiste; il est orné de tableaux choisis par la princesse dans le nombre de ceux qu'elle achète tous les jours avec tant d'empressement et si peu de calcul. Le salon est meublé par ses mains ; c'est de la tapisserie faite par elle et par les dames de sa suite. La chambre du duc de Bordeaux est aux couleurs du jeune prince, ou, pour mieux dire, aux couleurs de la France. C'est dans ce lit de taffetas vert, simple comme celui d'Henri IV au château de la Corasse, que doit dormir d'un sommeil qui, heureusement pour lui, n'est pas

encore celui d'un roi, l'enfant sur lequel reposent les destinées du peuple de saint Louis; à côté, la chambre de sa sœur, et plus loin celle des deux jeunes filles qu'à son lit de mort le duc de Berry légua avec confiance à la tendresse de sa femme, en lui disant seulement ces mots si simples et si touchans : *Caroline, serez-vous assez bonne pour prendre soin de ces deux orphelines ?*

Une seule chambre n'a subi aucun changement; elle a été respectée par les embellissemens : elle représente l'ancien propriétaire du château, celui qui le fit bâtir de ses épargnes; c'est la chambre de Sully, restée avec les vieux meubles dont il la fit garnir, avec son plafond à solives grises, sa garniture de cheminée et sa petite glace de Ve-

nise, rareté pour le temps, et ce vieux bureau d'ébène, sur lequel Henri IV, le lendemain de la bataille d'Ivry, écrivait cette lettre au duc de Longueville, qui commence par ces mots : *La bataille s'est donnée, en laquelle Dieu a voulu faire connaître que sa protection est toujours pour la raison.*

Au moment où je terminais mon intéressante visite dans ces appartemens si riches de souvenirs et d'affections, et que je remarquais avec quelle maturité de goût et de raison était composée la petite bibliothèque de Rosny, un grand bruit de voitures et de chevaux se fit entendre dans l'avenue, une foule de paysans se pressaient en courant autour de la grille du château : « C'est Madame ! me dit le concierge; nous ne l'attendions pas

aujourd'hui. » A peine étais-je arrivé dans la cour que la voiture s'arrêta devant le perron : la princesse s'élança de la portière avec légèreté; sa figure rayonnait de plaisir à la vue de ses bons paysans qui la saluaient de leurs vœux. Qu'il y avait de reconnaissance dans l'accueil qu'on lui faisait! Au bonheur qu'on éprouvait à la voir, on devinait tout le bien qu'elle faisait dans le pays. Depuis qu'elle y était apparue comme un ange, il n'y avait plus un pauvre à Rosny; elle avait créé du travail pour tous ceux qui pouvaient travailler, et des secours pour tous ceux qui ne le pouvaient plus ou qui ne le pouvaient pas encore.

Nous apprîmes bientôt que la princesse avait fixé au lendemain la consécration de

la chapelle de Rosny et l'inauguration du cœur du prince dans le mausolée qui lui avait été destiné *. C'était une cérémonie de recueillement : aussi rien ne prit dans le château un air de fête. Dès que M. l'évêque de Chartres fut arrivé, les grilles furent fermées, et la journée se passa, chez la princesse, dans la prière, la méditation et les bonnes œuvres; elle ne reçut ce jour-là que les dames de l'association de la charité de Mantes, dont elle est la protectrice, le proviseur du collége de cette ville, où elle a placé à ses frais sept enfans appartenant à des familles pauvres, auxquelles le duc de Berry

* La consécration de la chapelle eut lieu le 18 mars 1824; la translation du cœur du prince n'eut lieu que le 30. J'ai cru devoir, pour la rapidité du récit, rapprocher ces deux époques.

s'intéressait, et les enfans qu'elle a admis aux écoles fondées pour les jeunes garçons et les jeunes filles du pays dans les dépendances de la nouvelle chapelle : ces enfans vinrent lui rendre visite, les garçons conduits par les frères de la doctrine chrétienne, les filles par les sœurs de saint Vincent de Paul. Ce furent là toutes les joies de la journée, toutes les solennités de la veille de la fête funèbre du lendemain. La princesse, après ces pieuses réceptions, dirigea sa promenade vers l'hospice; elle alla visiter *ses bons vieillards*, comme elle les appelle. Les bienfaits dont ils étaient entourés par ses soins ne suffisaient pas à son inépuisable *compatissance ;* elle y ajouta des aumônes et des consolations : ainsi elle voyait accompli ce vœu de son cœur, qu'elle avait formé dans les premiers jours de

son veuvage, et qu'elle exprimait à M. le duc de Lévis par ces touchantes paroles : *Mes intentions sont arrêtées ; je vais faire construire à Rosny un bâtiment composé d'un pavillon et de deux ailes ; dans l'une on soignera des malades, dans l'autre on élèvera de pauvres enfans ; le milieu sera une chapelle où l'on priera pour mon mari.*

L'architecte suivit ce plan. Je profitai des travaux qu'on préparait pour le lendemain, et je pénétrai dans la chapelle. Sa forme est carrée ; elle est surmontée d'un dôme et précédée d'un portique d'un style simple et noble tout à la fois ; sa façade est en regard de la grande route de Rouen, qui traverse le village de Rosny ; elle est située à l'une des extrémités du parc et assez près

du château : l'intérieur est d'une architecture sévère; la nef réservée au public est coupée par des colonnes qui soutiennent des galeries cintrées; au milieu du chœur s'élève un bel autel en marbre rouge, et dans l'hémicycle qui termine l'église se trouve le tombeau qui doit renfermer le cœur du prince; ce tombeau, en marbre blanc, est sans contredit un des meilleurs morceaux qui soient sortis du ciseau du sculpteur Rutchiel *.

* Les dessins de la chapelle de Rosny et de ses dépendances ont été faits par M. Fralicher, architecte, qui a dirigé l'exécution des travaux. L'édifice est en entier construit en pierres de taille du plus beau grain et d'une blancheur éblouissante ; le dôme de la chapelle et les ailes des bâtimens se détachent d'une manière brillante sur le vert des arbres du parc.

Quel noble et harmonieux péristyle pour une chapelle votive qu'une école et un hospice! De quels hommages plus purs la veuve d'un fils de France pouvait-elle environner le cœur de son mari! les prières de l'enfance et celles de la vieillesse! Quel touchant spectacle que celui de la jeunesse instruite et des infirmités consolées! Pensée pieuse, grande et sublime, qui eût été digne de la reine Blanche!

L'école et l'hospice forment les deux ailes d'un édifice qui se termine par le porche de la chapelle; l'ensemble du monument est d'une simplicité si naïve, qu'elle laisse dans l'âme un sentiment de mélancolie douce et calme qu'on ne trouve que dans les impressions religieuses. La chapelle et ses dépen-

dances sont le résultat d'une inspiration généreuse, elles sont le lien qui rattache le château au village, qui réunit, dans le même espace, autour de la même enceinte, la princesse et les paysans : les habitans de Rosny sont chez eux dans le château ; *Madame de Berry* (comme ils l'appellent) est chez elle dans leur chaumière. Quand ils ne viennent pas chercher des aumônes, elle va elle-même leur en porter. Elle les connaît tous par leurs noms ; elle n'a pas besoin d'enquête pour apprendre chaque année quelle est la fille la plus digne de la couronne de rosière ; elle sait, sans qu'on le lui dise, quelle est l'infortune qu'il faut soulager. Sa fille a été initiée de bonne heure à tous les secrets de sa bienfaisance ; jeune, elle a imité sa mère dans ses habitudes de charité. C'est à MADAME surtout qu'on peut appliquer ces vers

de Gilbert, car l'aumône a aussi sa pudeur :

« Sous un modeste habit déguisant sa naissance,
» *Caroline* souvent visite l'indigence,
» Et de trésors pieux dépouillant son palais,
» Porte à la veuve en pleurs de pudiques bienfaits. »

Le 18 mars, l'évêque de Chartres vint faire la consécration de la chapelle. MADAME avait obtenu du roi que le cœur de son mari, qui avait été déposé, lors des funérailles du prince *, dans la sacristie de l'église de Saint-Denis, fût porté à Rosny, dans la chapelle du château, en attendant le jour où il serait placé dans le tombeau élevé dans la nouvelle chapelle. Cette cérémonie fut fixée

* Le 13 mars 1820.

au 30 mars. Les paysans de tous les environs étaient accourus pour y assister. Le martyr royal, toujours protecteur de la contrée, y répandait ses bienfaits par les mains de sa veuve. Sa mémoire reçut ce jour-là un hommage populaire; il n'y eut dans cette solennité d'autres pompes que celles de la religion: des villageois, des enfans, des pauvres et des prêtres; pour hommes d'armes, la garde nationale de Mantes; pour cortége quelques vieux serviteurs de la maison. Ceci rappelle ce que Sully nous raconte des obsèques d'Henri IV: «C'était » pitié de voir tout ce peuple en larmes, avec » un triste et morne silence, ne faisant que le- » ver les yeux au ciel, joindre les mains, » battre les poitrines, et hausser les épaules » en gémissant et soupirant; et si quelques » cris s'échappaient, c'était avec des élance-

» mens si douloureux que rien ne se sau-
» rait représenter de plus affreux et pi-
» toyable. »

L'évêque d'Amiens officia la messe des morts; la chapelle ne pouvait suffire à contenir la foule qui remplissait la cour, elle était répandue dans le parc et sur la grande route, agenouillée, pleurant et priant. Le cœur du prince fut placé dans le mausolée; on y renferma aussi les vêtemens qu'il portait le jour de son assassinat, son habit, couvert de sang, et percé au même endroit que celui d'Henri IV. Ravaillac et Louvel frappèrent à la même place. Le cœur des Bourbons est large: l'infortune et le poignard ont toujours su trouver la place...

AVRIL 1832.

Je traversais Rosny il y a peu de jours, c'était, je crois, le 12 avril. La veille *le Moniteur* contenait une loi signée Louis-Philippe, qui *interdit à perpétuité aux descendans de Charles X, aux époux et aux épouses de ses descendans, le territoire de la France.* Je m'y arrêtai quelques instans; je voulus revoir ce château solitaire et désert, ce parc triste et silencieux; je visitai la chapelle, la révolution y a oublié un Bourbon dans un tombeau, il y a encore des vieillards et des enfans qui viennent y prier; la bienfaitrice n'y est plus, mais le bienfait y est toujours : une main invisible pourvoit à tout. Je questionnai les vieux habitans de l'hospice, les pe-

tits élèves de l'école, ils me répondirent que rien ne leur manquait, et je leur dis d'adresser des vœux au ciel pour que M. de Bondy ne vienne pas s'interposer entre le pauvre et l'aumône.

J.-T. Merle.

**

L'Enfant Royal.

L'ENFANT ROYAL.
1829.

—

J'ai vu l'enfant royal, le jeune Dieu-Donné ;
Il passait dans un char rapidement traîné.
J'ai vu son regard doux et son front plein de grâce,
Et mes yeux et mon cœur ont volé sur sa trace.
A ses côtés courait un escadron léger
Qui, joyeux de le voir, fier de le protéger,
Agitait devant lui les flottantes bannières,
Et l'éclatant acier de ses lances guerrières,

Et lui leur souriait, et déjà dans ses yeux
Brillait la noble ardeur des héros ses aïeux.
Soulevé dans les bras d'une mère adorée,
Il souriait encore à la foule enivrée;
Et, d'un air ingénu, ses innocentes mains
Leur envoyaient à tous des baisers enfantins!
Les baisers gràcieux de sa bouche charmante,
Où se peint la candeur de sa jeune âme aimante.
Tel, sur le char rapide, environné d'amour,
Passait l'enfant royal, aurore d'un beau jour:
Et le cœur maternel en palpitait de joie.
Et le peuple accouraut, à l'allégresse en proie,
S'écriait: « Oh! qu'il croisse et qu'il vive à jamais
» Cet enfant bien-aimé, le fils de nos souhaits!
» Qu'il vive notre Henri, notre chère espérance,
» L'orgueil de Caroline et l'amour de la France! »

G. DE M....ENCY.

Bordeaux.



BORDEAUX.

SOUVENIRS DE 1814.

—

Il y a des événemens dans la vie des peuples qui confondent la raison humaine et la forcent de reconnaître et de proclamer l'intervention de la Providence; mais cette influence divine ne se montre que pour un moment, elle brille comme l'éclair ou frappe comme la

fondre, et quand elle veut sauver une nation, elle l'aide à sortir de l'abîme, lui laissant ensuite le choix des moyens pour consolider son bonheur ou pour achever sa ruine. La révolution française a été marquée par une suite de ces incidens providentiels qui viennent à l'improviste dénouer les situations les plus compliquées, et qui, par leur corrélation mystérieuse, attestent qu'une force immuable ramène vers un but nécessaire les actions les plus divergentes. L'intervention de cette puissance surnaturelle ne fut jamais plus manifeste que dans les infortunes de cette famille de rois, personnification des destinées de la France, qu'une récente catastrophe a précipitée dans l'exil pour la troisième fois.

Lorsqu'en 1814 le sol de la patrie était en-

vahi de toutes parts, les Bourbons se présentèrent sur la frontière. Leur médiation fut repoussée. Ils avaient, disait-on, cessé de sympathiser avec la France, qui ne les connaissait plus, et l'épée de Napoléon semblait à l'Europe une barrière infranchissable. Un peu plus, on aurait regardé comme des coureurs d'aventures les descendans d'Henri IV et de Louis XIV, les frères et les neveux de Louis XVI; c'est à peine si on leur accorda les égards que l'on doit à un nom auguste et à d'illustres malheurs.

Campé aux pieds des Pyrénées, le duc de Wellington avait vu se replier devant ses colonnes nombreuses une poignée de braves qui, après une héroïque résistance, livrait passage à l'ennemi, à condition de vaincre encore

une fois. Henri de Larochejacquelein apprend qu'un Bourbon vient d'aborder aux lieux d'où partit autrefois le Béarnais pour reconquérir sa couronne, il court à travers mille obstacles et mille dangers; il dit au prince: « Fils de France, suivez-moi. » Wellington s'oppose à ce qu'il appelle une imprudence : « Il n'entre pas, dit-il, dans les vues des puissances coalisées d'appuyer de pareilles entreprises. » Larochejacquelein répond de tout sur sa tête. Ils partent : les populations courent au-devant d'eux; le duc d'Angoulême est accueilli comme un libérateur; et Bordeaux, dont le port est désert, le commerce dans la détresse, s'élance au-devant de lui en criant : *Vive le roi!*

Bien jeune alors, j'ai vu cette belle journée du 12 mars 1814, où la seconde ville du

royaume, élevant au ciel ses mains reconnaissantes, portait dans ses bras un Bourbon revenant de l'exil. Une nouvelle ère de bonheur et de liberté semblait s'ouvrir pour la France.

Pendant que Bordeaux, palpitant d'allégresse, célébrait ce retour inespéré, Napoléon gagnait encore des batailles, et le bruit de ses victoires interrompait quelquefois les expressions de la joie publique. Les généraux de l'armée coalisée, spectateurs indifférens de cette ovation populaire*, déclaraient qu'ils

* Lorsque le maire, M. Lynch, offrit à lord Beresford de lui remettre les clés de la ville et de proclamer Louis XVIII, il lui fut répondu : « Faites ce que vous voudrez, vos dissensions intérieures ne me regardent pas ; je ne suis ici que pour protéger

regagneraient les Pyrénées, s'excusant de cette désertion sur ce qu'on s'était imprudemment engagé malgré leurs conseils et sur ce que la position militaire ne leur paraissait pas tenable. Un mois s'écoula dans cette terrible alternative. La restauration s'était faite à Bordeaux sans conditions; il n'en fut pas de même à Paris. On se défia de ce peuple qui venait de rappeler les Bourbons par acclamation universelle : de funestes conseils prévalurent, le Sénat de l'empire fut écouté, et on ferma l'oreille aux cris de la France, qui eût retrouvé d'elle-même tous les principes base de la prospérité publique. On exigea que le chef

le peuple et les propriétés. Je prends possession de la ville au nom de S. M. britannique. » C'est alors que M. Ferrère s'écria : « Ouvrons nos bras au prince, et chassons l'Anglais à coups de fusil !

de la dynastie française conservât la monarchie de Bonaparte, et qu'il n'y eût en France qu'un Français de plus. Les provinces continuèrent d'être asservies à la domination de Paris, et Bordeaux ne recouvra pas son ancienne importance commerciale.

Une année s'écoula, consacrée presque toute entière à la joie et aux fêtes, et lorsque la fille de Louis XVI vint, accompagnée de son époux, visiter la ville du Douze-Mars, elle la trouva toute parée et couverte de guirlandes. Des hommes vêtus comme au temps de la chevalerie se disputèrent l'honneur de s'attacher à son char et de la conduire à travers les flots du peuple jusque dans son palais. Le lendemain, on apprit que Bonaparte était en marche sur Paris. Les pleurs et les cris de

rage succédèrent à la joie; on s'arma, tout s'organisait pour la résistance; mais Paris était au pouvoir du fugitif de l'île d'Elbe, et la France dut se soumettre.

J'ai assisté depuis à d'autres spectacles, j'ai vu d'autres ovations populaires; mais qu'elles étaient loin de celles de 1814! elles n'attestaient à mes yeux que le funeste résultat de nos discordes. La restauration, à son origine, avait trouvé la France unie dans un sentiment commun de nationalité et d'espérance; et si plus tard elle s'est divisée, ce n'est pas elle qu'il faut en accuser.

Bordeaux avait beaucoup attendu de la restauration; mais il ne recueillit de son dévouement que la gratitude de ces princes qu'il

avait le premier accueillis, et c'est à l'impression qu'avaient laissée dans leur cœur les jours d'épreuves de 1814 et de 1815 qu'il dût de donner son nom à l'enfant du miracle, à ce jeune rejeton d'une race aujourd'hui proscrite.

Bordeaux envoya dans nos assemblées législatives cette brillante colonie d'orateurs qui peuplaient son barreau : M. Lainé, dont la parole courageuse avait fait trembler Bonaparte; M. Ravez, qu'une dialectique animée, une sagacité imposante ont maintenu si long-temps à la tête de la Chambre élective; M. de Peyronnet, homme de cœur et de dévoûment, qui, après avoir fait preuve de capacité dans les affaires, donne l'exemple d'une grande infortune soutenue avec dignité ; M. de Martignac, orateur élégant, écrivain

ingénieux, dont l'esprit facile se pliait à tous les travaux, et qui, sur la fin de sa carrière, a consacré les restes d'une santé défaillante à la défense des prisonniers de Vincennes et des exilés d'Holy-Rood.

Ces souvenirs du pays natal me plaisent surtout au milieu de nos dissensions; ce nom de Bordeaux n'est pas seulement pour moi un retour vers le passé, il réalise dans ma pensée et mon espoir un bel avenir. La ville du Douze-Mars, que l'esprit de parti a divisée, recouvrera quelque jour cet esprit d'union et de concorde qui l'animait autrefois. C'est une restauration à refaire.

F. P. Lubis.

A S. A. R. Mademoiselle.

A S. A. R. MADEMOISELLE.

MARS 1832.

—

Un chant d'amour à toi, jeune fille de France,
A toi dont tout le crime est d'avoir vu le jour
Sous ce dôme royal où reste l'espérance,
Je te consacre un chant d'amour.

Un chant d'amour à toi, jeune enfant dont l'étoile
Se leva dans la joie à l'horizon vermeil!
A toi qui ne sais plus, tant l'avenir se voile,
Où doit se coucher ton soleil!

On dit que le navire, égaré dans l'orage,
Doit rentrer un matin au port qui l'a banni;
Qu'on reverra bondir deux enfans sous l'ombrage
De Bagatelle et de Rosni.

Mais moi je ne crois pas aux mensonges des hommes!
Je ne te berce pas, Louise, avec des chants;
Hélas! et je sais trop que la terre où nous sommes
Est le domaine des méchans!

Détrompés aujourd'hui, les flatteurs se rejettent
Vers cet enfant que Dieu fit pour réguer sur nous;
Mais ce n'est que pour eux que beaucoup le regrettent;
Et moi, je vous aime pour vous!

Ne l'endormez donc pas dans les pensers du trône!
Car, sur ses blonds cheveux parés de tant d'éclat,
Nos mains ne pourraient point enfoncer la couronne
Sans que sa tête ne saignât!

Laissez couler en paix son enfance prospère !
Dans le sombre passé quand il plonge tout seul,
N'allez pas lui conter comment est mort son père,
Comment est tombé son aïeul !

Laissez sa joie heureuse éclaircir la souffrance
De tous ses vieux parens que le malheur voila !..
Si son œil au hasard se tourne vers la France,
Ne lui dites jamais : « C'est là !... »

Car d'un rideau de feu notre horizon se couvre
Depuis qu'il s'est trouvé, dans un jour criminel,
Un homme assez hardi pour habiter le Louvre
Sans son droit et sans notre appel.

Notre aigle impériale était grande, et son aile
Abattait en passant les générations :
Le coq gaulois d'hier est lâche, et sa voix grêle
N'éveille point les nations !

Quelle main de nos jours doit débrouiller la trame ?
Où serons-nous demain ?... Peut-être en ce moment
Les acteurs de juillet reprennent le grand drame
Dont nul ne sait le dénoûment.

Jouez, pourtant, jouez, et soyez sans alarmes ;
Jetez vers l'avenir un regard sans effroi ;
Et quand l'œil maternel s'obscurcit dans les larmes,
Ne demandez jamais pourquoi !

Jouez ! — Aimez-vous bien. — Et que l'exil vous serve
A l'ombre Dieu vous mit pour n'être point fanés !
Jouez vite ! — Qui sait si Dieu ne vous réserve
Le malheur d'être couronnés !

A. de Beauchesne.

Le Complot d'Holy-Rood.

LE COMPLOT D'HOLY-ROOD.

—

A MM. les Éditeurs du Saphir.

Messieurs, il m'arrive à l'instant, d'Écosse, une lettre qui m'a paru contenir des faits que vos lecteurs ne jugeront peut-être pas sans intérêt. Je vous l'envoie à peu près telle que je l'ai reçue. Cette lettre n'ayant été destinée ni aux honneurs, ni aux dangers de

l'impression, obtiendra grâce, j'espère, pour les négligences de style qu'autorisent les causeries épistolaires de l'amitié. Votre livre étant un hommage aussi pur que désintéressé à d'augustes et touchantes infortunes, je ne puis qu'être fier de joindre ici mon nom à ceux des écrivains qui sont restés fidèles au culte du malheur. »

Recevez, messieurs, l'assurance de ma considération distinguée.

ED. MENNECHET.

« Holy-Rood, ce 22 avril 1832.

» Mon cher ami, mes lettres, auxquelles votre amitié veut bien attacher quelque prix,

n'ont offert jusqu'ici que la répétition des mêmes sentimens, des mêmes regrets et des mêmes espérances. Après vous avoir entretenu de la pieuse résignation du roi, de la profonde douleur de madame la dauphine, de l'abnégation personnelle de monsieur le dauphin, de l'esprit et de la grâce de mademoiselle, de la brillante vivacité de caractère et de l'étonnante variété d'instruction de monsieur le duc de Bordeaux, je ne pouvais que vous retracer le même tableau de ce que la vieillesse a de plus noble, le malheur de plus touchant, et l'enfance de plus consolant pour l'avenir. Je suis heureux de pouvoir aujourd'hui sortir du cercle habituel de mes récits: j'ai à vous parler du grand complot qui vient d'éclater à Holy-Rood, complot terrible qu'ont tramé dans l'exil deux faibles enfans, mais

dont *le Constitutionnel* et les crieurs des rues ne signaleront point l'importante découverte. C'est donc à moi de le faire.

» Depuis qu'on savait à Holy-Rood l'invasion du choléra en France et les affreux ravages qu'il exerçait à Paris, la tristesse qui règne ici habituellement était devenue plus profonde et plus universelle. Les enfans semblaient avoir perdu la gaîté de leur âge : tous leurs jeux avaient cessé. Moins amère avait été leur douleur, lorsqu'emportés par la tonrmente révolutionnaire ils avaient été forcés de fuir la douce patrie. Les malheurs qui paraissaient alors ne peser que sur eux seuls leur semblaient plus légers que les maux dont souffrait aujourd'hui le peuple qui les avait chassés. Pouvait-il en être au-

trement? ils ne savaient qu'aimer, et nul de leur famille ne leur avait appris à haïr!

» Quand le fléau qui vous désole envahit Édimbourg, le jeune prince, loin d'en être alarmé, s'irrita des précautions qu'on voulut prendre pour l'en garantir. C'est bien le sang d'Henri IV qui coule dans ses veines, car on n'a pu encore surprendre en lui aucun indice de ce sentiment si commun de nos jours et qu'on nomme la peur; mais il a toujours cette timidité qui provient de la crainte de mal faire. Le jour n'est pas loin peut-être où cette timidité disparaîtra devant la conscience de sa force, et alors l'enfant sera un homme.

» Charles X avait ordonné des prières pour

demander à Dieu la cessation du fléau qui désolait Paris; les enfans sollicitèrent comme une grâce d'y assister. C'était un spectacle bien touchant que ce monarque en cheveux blancs, entouré de sa famille, s'agenouillant sur le pavé de l'antique chapelle des rois d'Écosse, et oubliant ses propres infortunes pour appeler la clémence du ciel sur les malheurs de ceux qui s'étaient faits ses ennemis. Je l'ai vu. Trois générations de fils de saint Louis étaient là, priant pour les hommes qui les avaient proscrits, et je doute que d'aucune église de France il se soit élevé des prières plus ferventes que de la chapelle d'Holy-Rood; car une femme priait avec eux, et c'était la fille de Louis XVI.

» Un soir qu'on était rassemblé dans le

grand salon du château, quelqu'un lut une lettre venant de France, et la consternation se peignit sur tous les visages quand on vit que nulle part le fléau ne s'était montré aussi terrible qu'à Paris. On annonçait qu'une sœur de l'Hôtel-Dieu et quelques infirmiers avaient succombé, et qu'on était menacé de manquer de bras pour soigner les malades. On ajoutait que M. l'archevêque avait reparu au milieu des pauvres et des souffrans, et que des bénédictions avaient accueilli ses paroles consolantes et ses généreux secours... « Qu'il est » heureux! s'écria madame la dauphine avec » un accent qui révélait toute sa pensée... qu'il » est heureux! et que ne donnerais-je pas pour » n'être aujourd'hui qu'une pauvre sœur de » l'Hôtel-Dieu! » A ce vœu d'une âme royale et chrétienne, nous fûmes tous attendris, et

le roi, qui avait peine à retenir ses larmes, s'approcha d'elle, lui prit la main avec tendresse et ne put que lui dire : « Toujours la » même! » Ces simples mots, prononcés d'une voix émue, peignaient mieux que tous les éloges une vie entière de vertu, d'héroïsme et de dévoûment.

» Le vœu de madame la dauphine ne fut pas entendu que du roi seulement; il germa dans deux jeunes cœurs, comme dans un terrain fécond pour toutes les inspirations grandes et généreuses. M. le duc de Bordeaux et Mademoiselle se levèrent tout à coup comme frappés d'une idée subite et qui leur était commune. Ils se retirèrent dans l'embrasure d'une croisée près de laquelle je me trouvais, et le hasard me fit entendre les premiers mots

de la conspiration que je vous ai annoncée et dont je suis ainsi l'heureux confident. C'est ici que je dois avouer toute l'impuissance de mes efforts pour reproduire la naïve et sublime simplicité du petit dialogue entre le frère et la sœur. Essayons cependant : si je ne parviens pas à vous intéresser, vous me gronderez bien fort, car ce sera ma faute.»

LE FRÈRE.

Ma sœur, as-tu entendu ma tante ?

LA SOEUR.

Avant qu'elle ne parlât je l'avais devinée.

LE FRÈRE.

Elle voudrait bien être à Paris...

LA SOEUR.

C'est tout simple : il y a là à présent tant de malheureux !

LE FRÈRE.

Elle est un peu égoïste, ma tante ! elle veut faire le bien à elle toute seule !

LA SOEUR.

C'est vrai : quand nous sortons ensemble, c'est toujours elle qui donne aux pauvres.

LE FRÈRE.

Quand elle a dit qu'elle voudrait être sœur grise à l'Hôtel-Dieu, vois si elle a parlé de nous emmener avec elle !

LA SOEUR.

Je suis sûre qu'elle serait capable de partir sans nous, sous prétexte qu'il y a du danger !

LE FRÈRE.

Mais elle ne le peut pas; il lui est impossible de se montrer à Paris... tous les pauvres la reconnaîtraient...

LA SOEUR.

Mais moi, mon frère, je suis bien changée... Depuis deux ans...

LE FRÈRE.

Pas trop!... C'est moi qui suis changé... j'ai

tant grandi... vois!... (Et le jeune prince se haussait sur la pointe des pieds.)

LA SOEUR, *se haussant également.*

Si je voulais faire comme toi, certainement je serais presque aussi grande que maman.

LE FRÈRE.

Est-ce que par hasard tu devinerais mon projet?

LA SOEUR.

Et toi, est-ce que tu saurais le mien?

LE FRÈRE.

Mais, ma petite sœur, tu es trop délicate...

LA SOEUR.

Délicate! oh non! et d'ailleurs, je serais si heureuse!... C'est toi plutôt qui n'es pas assez fort...

LE FRÈRE.

Pas assez fort!... regarde un peu ce bras... je porterais un homme... Vois-tu, ma sœur, ce qu'on veut bien, on le peut toujours...

LA SŒUR.

Tu crois?

LE FRÈRE.

Oui... Ne disons rien ce soir... demain matin, je te porterai ma bourse, et nous verrons ensuite comment il faudra s'y prendre

pour que bon papa consente à nous laisser partir...

LA SOEUR.

Oui, à demain!

Ici le frère et la sœur se séparèrent, et chacun d'eux rêva long-temps sans doute à ce lendemain avant de s'endormir; car rien n'éloigne plus le sommeil que le projet d'une bonne action, si ce n'est le souvenir d'une mauvaise. On sait d'ailleurs que les conspirateurs ne dorment point.

Ce qui se passa dans le petit conciliabule du lendemain, je l'ignore; mais je suppose que le temps ne se perdit pas en vaines pa-

roles, et que le côté droit et le côté gauche furent bientôt d'accord.

On venait de se réunir pour le déjeûner, lorsque M. de la Villate, premier valet de chambre de M. le duc de Bordeaux, et en même temps son ami le plus dévoué, s'approcha du roi, et lui dit que deux petits pèlerins sollicitaient de Sa Majesté un moment d'audience. Charles X l'accorda sur-le-champ, se doutant bien du nom des pèlerins, mais nullement de leur projet, que j'avais eu le soin de lui laisser ignorer, afin qu'il eût tout le plaisir de la surprise.

M. le duc de Bordeaux et Mademoiselle entrèrent s'appuyant l'un sur l'autre, avec cet air un peu embarrassé que donne la crainte

d'un refus. Il y avait cependant sur leurs traits une expression de bonheur qui dominait tout autre sentiment.

LE ROI.

C'est vous, mes enfans! qu'avez-vous à me dire?

HENRI.

Mon papa, nous avons une grâce à vous demander.

LE ROI.

Une grâce! il m'en reste bien peu à accorder: aussi je ne vois plus guère de solliciteurs.

LOUISE.

Vous pouvez cependant nous rendre bien heureux, mon frère et moi.

LE ROI.

N'est-ce pas là tout mon désir? De quoi s'agit-il?

HENRI.

Vous vous rappelez bien cette lettre qu'on nous a lue hier : elle dit que le fléau fait d'affreux ravages à Paris et que les bras manquent pour soigner les malades...

LE ROI.

Hélas! je ne puis rien faire pour eux!

HENRI.

Vous, oui... mais nous... c'est différent.

LE ROI.

Que voulez-vous dire ?

LOUISE.

Que nous avons formé le projet, mon frère et moi, d'aller à Paris.

LE ROI.

Vous, mes enfans!

HENRI.

Oui, bon papa...

LE ROI.

Mais ne savez-vous pas qu'il n'y a plus de place pour vous aux Tuileries?

HENRI.

Aussi n'est-ce pas aux Tuileries que nous irons. C'est à l'Hôtel-Dieu. Une sœur y est morte... je dirai voilà sœur Louise qui vient la remplacer... des infirmiers ont péri... je dirai..... voici Dieudonné, un infirmier, qui vous arrive... car je garde mon nom d'Henri pour le jour où je paraîtrai l'épée à la main... Si vous saviez, bon papa, quel bonheur j'aurai à secourir tous ces pauvres malheureux qui souffrent!.. s'il en est un seul que je puisse rappeler à la vie, comme je serai content !...

LE ROI.

Mais ce sera peut-être un de ceux qui t'ont ravi le trône.

HENRI.

Tant mieux!... il verra que je ne lui en veux point... et d'ailleurs, mon père n'a-t-il pas dit : « Grâce pour l'homme qui m'a frappé!... » Ce qu'il disait au roi, je le dirai à Dieu; et il n'y a pas là-haut de raison politique qui défende le pardon.

LE ROI, *l'embrassant.*

Cher enfant! quel souvenir tu réveilles!

LOUISE.

Ce n'est pas tout.... Voyez cette bourse....

elle contient nos économies de l'année.... Trois mille francs!... Nous porterons nous-mêmes des secours aux pauvres.... Il y a si long-temps qu'ils ne nous ont vus qu'ils ne pourront pas nous reconnaître....

HENRI.

Et quand même ils nous reconnaîtraient... pourraient-ils trouver mauvais qu'un fils de France se fît infirmier de l'Hôtel-Dieu ?

LE ROI.

Non, sans doute.... du moins, je l'espère... Mais, il faut bien vous le dire,... les Chambres ont adopté une proposition qui nous bannit à jamais du sol de la patrie. ..

HENRI.

Oui, mais mon oncle d'Orléans ne l'a pas encore signée. Nous irons le trouver, et nous lui demanderons de ne nous proscrire que lorsque la maladie aura cessé et qu'il n'y aura plus de malheureux.... Alors il sera le maître!.. Il ne pourra pas me refuser, lui qui paraissait tant m'aimer!

LE ROI.

Mais votre mère, qui vous a confiés à moi...

HENRI.

Oh! ma mère!... elle nous eût déjà dit: Partez!....

Ce touchant entretien fut tout à coup in-

terrompu par l'arrivée des journaux. Le roi en prit un pour cacher son émotion; il le parcourut; ses yeux se remplirent de larmes, et il se retira sans pouvoir proférer une parole.... Le duc de Bordeaux saisit le journal, le lut, et s'écria en embrassant sa sœur : « Louise, ils ne veulent pas de Dieudonné. Eh bien! envoyons du moins ces 3000 francs, et disons-leur, à l'exemple de notre aïeul: *L'exilé d'Holy-Rood est pauvre; s'il en avait davantage, il vous le donnerait.*

« Voilà, mon ami, ce que j'ai vu et entendu. Je vous embrasse. Adieu. »

Pour copie conforme,

Ed. Mennechet.

***

Rambouillet.

RAMBOUILLET.

—

Vous voulez que je revienne sur les petits faits de cette grande histoire de juillet. Jusqu'à présent cette histoire a été écrite comme on l'a faite, en masse et avec la plus grande confusion. Il faudra bien du temps encore avant de mettre un peu d'ordre dans ces faits qui

se pressent et s'entassent, poussés par la fureur populaire. Moi qui vous parle, j'ai bien vu tous ces trois jours : j'ai assisté à l'incendie du corps-de-garde en planches sur la place de la Bourse, premières et incertaines lueurs de cet incendie général qui a épouvanté le monde! J'ai vu le peuple des trois jours demander des armes à la porte des théâtres, endosser la cuirasse de carton, saisir la lance des héros du moyen-âge et aller se battre, héros sublimes et burlesques à la fois, contre des faits qu'ils ne comprenaient pas. Toute la ville a été branlante pendant trois jours; le peuple était en avant, au feu, brûlé par le soleil; les habiles se tenaient sur les derniers rangs, incertains de leur contenance, un pied sur leurs sermens de la veille, un autre pied sur leurs sermens du lendemain; colosse qu'un

tremblement de terre doit renverser comme celui de Rhodes, à l'écart gigantesque. Dans ce moment de confusiou, tout est poudre, et fumée, et soleil à Paris. On ne parle pas, on bourdonne; on ne pense pas, on rêve; on se regarde, on se touche, on se rit au nez, on s'admire les uns les autres, on s'épouvante les uns les autres. — Est-ce bien toi? est-ce bien moi? est-ce bien nous tous? est-ce bien Paris? C'est que, voyez-vous, le Paris de juillet, quand il s'est vu sans roi, a étéjeté dans un moment de stupeur qu'il n'avouera pas dans l'histoire, et qu'il faut bien avouer nous autres, sauf à être démentis plus tard.

Cette foule Parisienne! dans le fond, elle est bonne, bien faite et bienfaisante; elle a saccagé le monde politique avec un sang-froid

que rien n'égale. Après les trois jours, et quand il n'y avait d'autre roi que Lafayette, ce monarque que la royauté de France garde en général pour remplir tous ses entr'actes; quand le peuple, encore tout étonné de l'Hôtel-de-Ville et des Tuileries, où il était entré, demandait à prendre quelque repos, il lui vint dans l'idée, avant de voir le nouveau roi qui s'apprêtait quelque part, de revoir ce vieux roi qu'il venait de chasser, ce roi chassé si brusquement et reçu avec tant d'enthousiasme; ce Français de plus de 1814, qui n'était qu'un roi de moins en 1830, le roi de la conquête d'Alger, le roi du sacre, le roi chanté à son avènement, Paris voulut le revoir encore avant son départ; Paris a voulu savoir comment c'était fait une royauté qu'on chasse : c'est une ville insatiable de pareils spectacles,

Paris ; elle a vu tomber Bonaparte, et, après cette immense chute, elle a été avide encore de voir la chute de Charles X, ce qui prouve que là aussi il y avait une grande chute. Le peuple comprenait cela confusément : c'était la dernière chute des temps passés, des temps antiques, relevés une heure, hélas ! pour s'écrouler à tout jamais.

Donnez-vous la main, Fontainebleau et Rambouillet ! ne soyez point jalouses l'une de l'autre, royales forêts traversées dans des appareils si divers ! A Fontainebleau, quand l'empereur disait adieu à son aigle, la France assista aux derniers adieux de la force. A Rambouillet, quand Charles X exilé, bien moins taillé pour le drame que Napoléon, s'en allait bien loin du château des Tuileries,

c'était en effet l'antique royauté de France qui s'avouait vaincue. La jeune royauté de Napoléon et la vieille royauté de Louis XIV, défaites, l'une à Fontainebleau, l'autre à Rambouillet, que reste-t-il à la France? Grande question autour de laquelle, malheureux que nous sommes, nous nous agitons depuis deux ans sans que ce cruel problème ait fait un pas.

Le peuple donc, après ces trois jours, remit sa veste et son chapeau; ceux du moins qui avaient un chapeau avant la bataille. Puis aussitôt il s'écria : A Rambouillet! à Rambouillet! et il s'en fut à Rambouillet, ce bon peuple, sans colère, sans passion, presqu'en riant comme à une fête; il allait voir le roi Charles X à Rambouillet. S'il garda ses armes

pour ce voyage, c'était d'abord que les armes lui allaient bien, et puis, ensuite, il n'était pas fâché, chemin faisant, dans la forêt royale, de tirer une perdrix de Sa Majesté, ou de courir le cerf, et de rapporter une pièce de gibier à sa femme, afin de dire qu'il avait gagné quelque chose à la révolution.

Et en vérité, il faisait bien, ce digne peuple, de se donner une fois le plaisir de la chasse de long-coure. Plaisir de roi, qui lui était bien dû; car, trois jours après son passage dans la forêt de Rambouillet, on lui reprenait sa forêt, on tuait sans lui tout son gibier, on vendait jusqu'aux œufs de ses faisans, on le traitait comme si on craignait qu'il ne prît goût à ces plaisirs de souverain.

Le peuple est le dernier roi de ce monde qui ait chassé dans les forêts de Rambouillet.

En un mot, il a été si musard, ce peuple si fougueux sur la Grève ; il a si mal tiré sur les bêtes de la forêt, ce peuple qui tirait si bien sur les Suisses ; il a si peu profité de sa victoire, ce peuple dont on a si bien exploité la colère, qu'il est arrivé trop tard à Rambouillet, qu'il n'a pas vu ce qu'il voulait voir, et que le roi Charles X était parti.

Cela est malheureux, vraiment ; on ne sait pas ce que cette entrevue aurait pu faire, si cette entrevue avait eu lieu. Peut-être qu'à l'aspect de son roi vaincu, à l'aspect de ces femmes tremblantes et qu'il avait tant aimées, à l'aspect du tout jeune enfant qui lui aurait tendu

les bras comme un frère à son frère, le vainqueur se serait senti touché de compassion, il eût relevé le vieillard, et, repoussant de la main les ministres, ils se seraient dit, le roi et le peuple: « De quoi s'agit-il? » et ils se seraient bien vite entendus l'un et l'autre, n'en doutez pas, et ils auraient refait l'alliance brisée, car c'était leur avantage à tous deux, et la paix ne serait pas sortie de la France, et l'émeute n'aurait pas relevé la tête, hydre renaissante toujours, et la contagion révolutionnaire n'aurait pas infecté les peuples épars autour de nous, et la Vendée n'eût pas rêvé la guerre civile, et les débris infectés de Varsovie, la ville héroïque, ne seraient pas retombés sur nos têtes, nous apportant la peste, comme le gant des combats que nous jette le Russe, et nous serions rentrés dans

la paix et le calme, nous autres que la fièvre avait dévorés pendant trois jours.

Mais la fatalité des Stuarts pesait sur cette maison de Bourbon; le dernier regard du peuple de Paris n'a pas été pour elle. Elle est partie une heure plus tôt; elle n'a pas pu en appeler du peuple en courroux au peuple calmé: voilà pourtant à quoi tiennent les dynasties royales. Il y a eu un roi de l'Orient qui a été fait roi par son cheval: quelques chevaux de poste ont décidé peut-être du sort de Charles X.

J'en reviens à mon histoire: quand le peuple a été arrivé à Rambouillet, il a été bien surpris d'y trouver assez de canons pour foudroyer toute la ville de Paris, et assez de

troupes d'élite pour la mettre en état de siége; il a compris alors toute l'étendue de sa victoire; mais, modeste dans son triomphe, il a tendu la main aux soldats, et il est monté sur les canons pour se grandir quelque peu, afin de voir dans le lointain l'exil de Charles X qui commençait.

Cependant toute cette famille allait au pas dans ce royaume qui fut à elle pendant tant de siècles; les populations se mettaient en haie sur son passage, et, bouche béante, elles la regardaient passer. Que le voyage dût paraître long aux nobles exilés! Enfin, accablés de fatigue, couverts de poussière, brûlés par le soleil, suivis par quelques serviteurs fidèles, qui ne pleuraient pas, tant il y avait de douleur dans leur âme, ils atteignirent le vais-

seau de Cherbourg : la mère et l'enfant se retournèrent encore une fois pour regarder la France, le vieillard leva son chapeau pour saluer la patrie, et puis ce fut une autre voix que la sienne qui dit aux matelots : Partons.

Il y a dans la vaste mer un sillon que Bossuet a retrouvé avec ses yeux d'aigle, et qui a été renouvelé bien souvent depuis Bossuet : sillon fatal ! il a conduit Marie Stuart, la reine d'Écosse et de France, à sa sanglante sœur Élisabeth ; il a livré à son oncle le jeune roi Arthur ; il a ramené d'Angleterre en France Henriette, fille d'Henri IV et femme de Stuart. Bonaparte a creusé bien profondément ce sillon de la mer quand il partit de France, deux fois brisé, toujours grand homme. C'est le même sillon qui nous ramena la famille de

Louis XIV, qui la ramène aujourd'hui en exil. Autrefois, ce sillon, c'était à peine une ride sur la mer; aujourd'hui, c'est un large sentier incessamment ouvert aux royautés vagabondes, et que l'empereur don Pédro a prolongé à deux reprises différentes, depuis le Portugal jusqu'au Brésil.

Quand il eut tout vu à Rambouillet, le peuple de Paris se remit en route pour ses foyers, qu'il ne quitte guère. C'était une nuit d'été éclatante et bien saine; on traversa de nouveau la forêt éclairée par la lune, on chantait, on parlait d'amour; l'esprit parisien débordait de toutes parts; on s'asseyait au pied des arbres pour rêver; on allait comme on pouvait, à pied, à cheval, en voiture, sur des canons. *La nuit d'été de Schakespeare* n'a

rien d'idéal comme cette nuit-là : un peuple qui revient de faire une révolution à bouleverser le monde, et qui se promène dans les bois au clair de la lune, mettant sur son chapeau les vers luisans du chemin, en attendant une cocarde. De l'autre part, un pauvre vieux roi qui s'en va, pensant à la France; le peuple ne pensant à rien, jamais. — Ils ne furent de retour qu'à onze heures du matin, pour n'être pas grondés par leurs femmes, ces vainqueurs! J'ai vu passer toute cette armée voyageuse; elle était encore humide de la rosée du matin; elle avait coupé des branches vertes dans la forêt, qu'elle portait au bout de ses fusils; elle passa devant le Palais-Royal, parce que c'était son chemin. Nous étions là, rue Saint-Honoré, plusieurs, attentifs au réveil de la royauté nouvelle. Quand les

habitans du Palais-Royal entendirent arriver les voyageurs de Rambouillet, ils se mirent à leur balcon pour les voir passer; le peuple salua et passa son chemin. Quand arrivèrent plusieurs voitures de Charles X, où s'étalaient les vainqueurs, faute de voitures de place, les habitans du Palais-Royal, par un mouvement généreux, se retirèrent de leur balcon. Ces armoiries royales allaient bien cependant aux panneaux des voitures populaires, mais les hôtes du palais ne purent s'empêcher, voyant ces voitures ainsi remplies, de se rappeler quel en avait été le maître. Qui eût dit, en voyant ce balcon désert tout à coup, en présence des voitures de Charles X, et quand il s'agissait d'une couronne pour le maître du Palais-Royal, que madame la duchesse de Berry, interdite du feu, de l'eau et

du sel en France, serait aussi interdite du droit d'aumône, et par un temps de peste encore, et encore une aumône présentée par M. de Chateaubriand!

Voulez-vous que je résume toute cette histoire par un fait, ou plutôt, sans résumer cette histoire, car il y aurait peut-être du danger, voulez-vous que je vous raconte une anecdote que je sais, que personne n'a racontée et qui est digne de ne pas mourir? Voici mon anecdote; vous en tirerez les conséquences que vous voudrez :

Il y a un homme à Paris qui vit seul dans la foule, qui porte des haillons pour tous vêtemens, homme d'une belle figure, d'une large poitrine et plein de cœur; il vivait au

jour le jour, ne parlant à personne, s'occupant peu des affaires, fumant sa pipe, quand il avait du tabac, prenant l'air et le soleil quand il y avait soleil. Le 28 juillet, au plus fort de la bataille, cet homme sort de son grenier pour se rendre à sa promenade favorite; il est arrêté par une barricade; derrière cette barricade, et protégé par ce rempart, un petit homme très-maladroit, chargeait et déchargeait son fusil sur un peloton de Suisses auquel il ne faisait aucun mal. Le héros de mon anecdote s'arrête un instant à regarder le petit homme, puis, impatient de sa maladresse, il lui arrache le fusil des mains, il charge le fusil, et, presque sans viser, il tire, un des Suisses tombe raide mort; puis, rendant le fusil au petit homme :—Monsieur, lui dit-il, voici comment on se sert d'un fusil; re-

prenez le vôtre, je vous le rends, car ce n'est pas mon opinion. »

L'histoire de mon héros en juillet est l'histoire du peuple de Paris. Voyant tant de maladroits tirer, depuis dix ans, aux jambes de la monarchie, impatienté de leur maladresse, il leur a arraché l'arme des mains. Lui aussi il a voulu prouver qu'il savait se servir de ses armes : lui aussi il a visé juste, mais à lui aussi peut-être *ce n'était pas son opinion.*

JULES JANIN.

Relation véritable

DES

VOYAGES DE CLAUDE BELISSAN,

CLERC DE PROCUREUR.

RELATION VÉRITABLE

DES

Voyages de Claude Belissan,

CLERC DE PROCUREUR.

CHAPITRE I.

Pourquoi Claude Belissan devint philosophe, philanthrope, matérialiste, athée, négrophile et républicain.

—

C'était le 13 mai 1789.

Vers le milieu de la rue Saint-Honoré il y avait une haute et obscure maison de six étages, au sixième étage une petite chambre, dans cette petite chambre une

fenêtre étroite, et à cette fenêtre un jeune homme d'une taille moyenne et assez laid. Ce jeune homme était Claude Belissan, clerc de procureur, légèrement atteint de l'épidémie philosophique qui régnait alors.

L'eau tombait à torrens d'un ciel gris, sombre, menaçant, et de fortes raffales de vent faisaient fouetter les ondées contre les carreaux qui ruisselaient de pluie.

Pour la première fois, Claude Belissan blasphémait Dieu d'une épouvantable façon, car jusque-là il avait été élevé par sa mère dans de saintes et religieuses croyances.

— Tombe... disait-il, tombe...donc, *averse maudite!* change les rues en rivière, les

places en lacs, la plaine en océan... Bien... allons, le déluge... un nouveau déluge... et un dimanche encore! un dimanche!.. quand on a travaillé toute la semaine... Bah!.. les philosophes ont bien raison; il n'y a pas de dieu... il n'y a qu'un destin, un hasard... et encore!!!

Et voilà, comme de croyant qu'il était, Belissan devint furieusement fataliste et incrédule.

Et la pluie redoublant, cinglait, pétillait sur les vitres, et Belissan trépignait et se damnait en regardant avec douleur et rage sa culotte luisante de gourgouran, ses bas de coton blanc, sa chemise à jabot et à manchettes.

Et Belissan se damnait encore en jetant un

coup-d'œil de profond et amer regret sur sa veste de bazin à fleurs et son habit de ratine bleue soigneusement étendus sur son lit virginal... car le lit de Belissan était virginal.

A une nouvelle ondulation de l'averse, Belissan fit un tel bond de fureur qu'un nuage de poudre blanche et parfumée s'échappa de sa tête, et flotta indécis dans sa chambre... On eût dit el signor Campanona dans toute la fougue de son exaltation musicale.

Enfer, malédiction... s'écria-t-il!... et Catherine... Catherine qui m'attend... Une promenade, un rendez-vous calculé, combiné depuis cinq semaines... le voir manquer, j'en deviendrai fou... fou à lier. Dieu me le paiera!!

Et après avoir montré le poing au ciel, en manière d'Ajax, Belissan cacha sa tête dans ses mains...

Au bout de quelques minutes d'une cruelle rêverie, où il ne vit que ruisseaux débordés, gouttières gonflées, boue et parapluies, le jeune clerc suspendit sa respiration, puis son cœur palpita, bondit.... Il dressa la tête, prêta l'oreille.... mais sans ouvrir les yeux, tant il craignait une amère déception... Figurez-vous que le malheureux croyait ne plus entendre la pluie tomber que goutte à goutte et rebondir sur le toit!!!

Et ce ne fut pas une illusion.

Le ciel s'éclaircit; bientôt une légère brise de nord-est s'éleva, grandit, souffla, et, après

une demi-heure d'attente et d'angoisse inexprimable, les nuages chassèrent, se refoulèrent à l'horizon, le soleil étincela sur les toits humides, le ciel devint bleu, l'air tiède et chaud, enfin, jamais journée de printemps commencée sous d'aussi funèbres auspices ne parut se devoir terminer plus riante et plus pure.

Belissan, au lieu de remercier Dieu, ne pensa qu'à sa culotte de gourgouran, à son habit de ratine, prit son chapeau sous son bras, rajusta sa coiffure, et en sept minutes fut au bas de son escalier, fringant, pimpant, lustré, pomponné, éblouissant à voir.

— Mais, hélas! quel horrible spectacle! les

pavés étaient fangeux, les gouttières filtraient l'eau, et une foule d'équipages se croisaient dans la rue.

Alors Belissan prit résolument le parti de marcher sur ses pointes et entreprit la périlleuse tournée qui devait le réunir à sa Catherine. Il n'était plus qu'à quelques pas de la boutique de cette jolie fille lorsque les piétons se refoulent à la hâte, se pressent, se heurtent, avertis par un piqueur à livrée verte et orange qui précédait un bel équipage à quatre chevaux. — Mais quatre magnifiques chevaux bai-bruns, les deux de volées surtout étaient du plus pur sang danois, circonstance qui ne pouvait échapper à la vue de Belissan, car le malheureux, par une incroyable fatalité, fut placé au premier rang des piétons, et les

chevaux danois, qui piaffaient beaucoup, ayant un pas fort relevé, couvrirent le pauvre clerc d'une pluie de boue, mais si noire, mais si épaisse, mais si grasse, qu'elle tacha affreusement l'habit de ratine et la culotte de gourgouran.

Ce seigneur qui venait de passer était monsieur le marquis de Beaumont; il revenait de Versailles, et allait visiter M. le duc de Luynes.

Belissan resta stupéfait et moucheté comme un tigre, mais comme un tigre aussi il se prit à rugir en montrant le poing au brillant équipage, comme naguère il l'avait montré à Dieu, le montrant surtout à un grand coureur tout chamaré d'or et de soie qui, perché derrière la voiture, se pamait de rire insolemment.

De ce moment, de cette minute, de cette seconde, Belissan jura haine éternelle à Dieu, aux marquis, aux voitures, aux coureurs, aux chevaux danois, et se proclama l'égal de tout le monde, grand seigneur, laquais ou cheval danois.

Il allait peut-être se livrer à une longue et fougueuse méditation sur l'inégalité des positions sociales, lorsqu'il se souvint de Catherine; il remit donc sa colère à plus tard, jeta un triste coup-d'œil sur ses mouchetures, et dit en soupirant:

— Après tout, il vaut peut-être mieux laisser sécher la boue que de l'étendre; d'ailleurs, Catherine me plaindra....

Et il continua sa route, la tête boulever-

sée, exaspérée par ses idées d'amour et d'égalité, de bonheur et de haine. C'était alors une fournaise que le cerveau de Claude Belissan, et, quand il entra dans la rue où demeurait sa maîtresse, sa tête devait certainement fumer, tant ses pensées étaient brûlantes et effervescentes....

Mais, hélas! plaignez Belissan.. figurez-vous ce que devint, ce qu'éprouva, ce que ressentit Belissan.... mettez-vous à la place de Belissan quand il vit arrêté, presqu'en face la porte de Catherine, l'équipage maudit qui l'avait si curieusement tigré!

Or, le père de Catherine était *parfumeur-gantier, à la Bonne-Foi*, et sa boutique se trouvait tout proche de l'hôtel de Luynes.

Belissan respira pourtant lorsqu'il ne vit plus le grand coureur. Il s'approcha de la porte de la boutique, jeta un dernier regard de désespoir sur sa toilette souillée, et entra...

Mais en entrant il passa par toutes les nuances du prisme, à partir du blanc jusqu'au violet ; ses yeux se troublèrent, il vit des flammes bleues, la tête lui tourna, il ne put que s'asseoir convulsivement sur le comptoir, et sur la main du gantier, qui s'écria : Prenez donc garde, monsieur Belissan!

Mais Belissan ne prenait pas garde. Belissan avait vu en entrant la jolie gantière essayer des gants au grand coureur, fort bel homme en vérité, Belissan avait encore vu le grand

coureur serrer les mains de Catherine, qui avait souri en rougissant...

Et puis il n'avait plus rien vu.

Mais il avait pensé...

Le clerc fit alors un mouvement désordonné, comme si un fer rouge lui eût traversé la cervelle, et frappa un grand coup de poing sur le comptoir.

A ce bruit, Catherine leva la tête.

Le beau coureur leva la tête.

Et tous deux, voyant Belissan si tigré, si moucheté, si colère, si pâle, si singulier, si

effaré, partirent d'un éclat de rire prolongé, dans lequel le timbre pur et frais de la jolie Catherine se mêlait à la basse sonore et retentissante du coureur.

Belissan fit une grimace colérique et un geste de possédé.

Et le duo de rire recommença de plus belle; seulement, le rire sec et cassé du mercier, vient gâter l'harmonie.

Belissan ne se possédant plus, s'avança contre le coureur en levant une aune; mais au même instant ses deux poignets furent emprisonnés dans la large main du coureur, et il entendit l'honnête gantier s'écrier : Comment! vous osez porter la main sur un des gens de

***

M. le marquis de Beaumont, dont nous espérons avoir la pratique! pour un ami, c'est mal à vous, monsieur Belissan!

Et Catherine aussi lui dit aigrement :

— Eh! quand on est fait de la sorte, on ne vient pas chez les gens!

Et le beau coureur reprit :

— Mon petit monsieur, sans les beaux yeux de cette jolie demoiselle, vous passiez par la porte, vrai comme je m'appelle Almanzor, vrai comme j'ai l'honneur d'être au service de M. le marquis de Beaumont.

— Pardonnez-lui pour cette fois, mon-

sieur Almanzor, dit Catherine d'un air caressant, en lorgnant le beau coureur...

— Allez vous changer... vous nous faites peur, monsieur Belissan, dit le gantier en contraignant à peine un éclat de rire.

— Il y a un baigneur étuviste, là-bas au numéro 15, dit enfin Almanzor en conduisant Belissan à la porte de la boutique avec une politesse moqueuse...

Le clerc se croyait sous l'obsession d'un affreux cauchemar... il ne répondit pas un mot, n'entendit rien, ne vit rien, partit comme un trait, et ne s'arrêta qu'aux Champs-Élysées.

Et encore il ne s'arrêta que parce qu'il se

heurta avec un homme qui s'écria : Tiens, c'est Belissan!

Belissan rappela ses esprits...

— Qui me parle? où suis-je? que me veut-on?... soupira-t-il.

— C'est moi, Lucien, qui te parle; tu es aux Champs-Élysées, crotté jusqu'à l'échine. Je veux te dire adieu, car je vais au Havre.

— Tu vas au Havre? Je pars avec toi!

— Mais je pars aujourd'hui, à l'instant!

— Je pars aujourd'hui, à l'instant!

— Je prends le coche ; je vais par eau...

— J'irai par eau, par le coche, par le diable ; mais je veux quitter cet infâme Paris ; je veux aller vivre dans un désert, dans une île où tout me soit égal et où je sois égal à tout... Comprends-tu, Lucien ?...

— Non, mais l'heure presse... Viens-tu ?... Mais enfin du linge... des vêtemens?

— Tu m'en prêteras, Lucien, répondit Bélissan avec une touchante mélancolie ; tu m'en donneras, des vêtemens ; les hommes sont frères.

— De l'argent?

— Je partagerai avec toi, bon Lucien; les hommes sont égaux, vas.

— A la bonne heure! dit Lucien.

Il est malade ou fou, pensa-t-il; ce petit voyage ne peut que lui faire du bien, je l'emmène.

— Adieu, vil égoût, vil Paris, dit dédaigneusement le clerc en se jetant sur le coche.

Et voilà comment Claude Belissan quitta Paris.

CHAPITRE II.

Comment le royaume de France fut désormais privé de Claude Belissan.

—

Le capitaine Dufour, commandant le trois-mâts *la Comtesse de Cerigny*, n'attendait plus qu'un passager ou deux pour partir du Havre et se rendre à sa destination. Il devait porter d'abord des marchandises dans la mer du Sud, les vendre, aller ensuite aux Moluques

acheter des épiceries, et revenir par le cap de Bonne-Espérance : c'était une circumnavigation, presque le tour du monde.

Un matin son mousse lui annonça un *monsieur.*

— Qu'est-ce que c'est que ça, mousse?

— Un pâlot, capitaine, qui a une queue.

— Fais entrer le pâlot.

Le pâlot entre; c'était Belissan.

— Monsieur, dit-il au capitaine, votre vaisseau va partir prochainement?

— Oui, monsieur, je n'attends plus qu'un passager, et je désirerais bien que ce fût vous, répondit fort spirituellement le capitaine.

— C'est possible, dit Belissan, pourvu que vous me conduisiez dans une île...

— Dans quelle île, monsieur?

— Dans une île quelconque, monsieur; cela m'est égal, pourvu que ce soit dans une île, une île déserte ou sauvage, dans laquelle je ne rencontre ni grands seigneurs, ni chevaux danois, ni coureurs, ni filles trompeuses. Dans une île, reprit Belissan avec une agitation croissante, où l'égalité soit proclamée comme le seul des biens, dans une

île déserte, sauvage, où je puisse savourer à mon aise le premier, le plus inestimable de tous les dons octroyés aux humains ; dans une île...

— Permettez, dit le capitaine Dufour, persuadé qu'il n'interrompait qu'un fou, est-ce bien sérieusement que vous me dites tout cela ?

— Il me semble que je n'ai pas l'air de crever de rire, objecta sourdement Belissan.

— Alors, monsieur, il m'est impossible de vous prendre à mon bord ; je vous le répète, je vais à Callao, dans la mer du Sud, puis je reviens par la mer des Indes. Mais,

attendez donc : pourtant, si en route vous voulez descendre à Otahity, nous y relâcherons sans doute, et...

— Vous relâcherez à Otahity, la nouvelle découverte de Bougainville, la Cythère du Nouveau-Monde !. J'irai à Otahity..... nation généreuse et nouvelle ! Là pas de coureurs, de marquis, de chevaux danois ; là une existence douce et pure comme l'eau de tes ruisseaux ; là du soleil, là des fleurs, là des arbres pour tous, là une nature primitive et bonne, là pas de différences sociales ; là des frères, là des sœurs. A Otahity, monsieur le capitaine ! à Otahity !.. J'abjure mon titre d'Européen : dégénéré, abruti par la civilisation, je reviens à mon état de nature, dont je suis fier. — J'étais descendu homme, je remonte

sauvage ! (Ici une pose académique; ici Claude se dresse sur ses pieds et tâche de grandir sa petite taille et de se draper à l'antique avec son habit de ratine, qui s'y refuse.) A Otahity ! Là, pas de dieu qui prenne un malin plaisir à contrarier nos projets, là pas de roi; là pas de courtisans, de vils courtisans qui dévorent la substance du peuple, là pas de ces insignes stupides, de ces habits ridicules qui vous classent et numérotent votre position sociale... A Otahity !.. O Voltaire ! ô Dalembert ! ô Diderot ! ô philosophes, lumière éternelle des nations ! c'est là que vous devriez être, c'est à Otahity que votre véritable place est désignée... O vous, philanthropes, qui rêvez la paix et la famille universelle... à Otahity... à Otahity, venez-y... venez, nous y ferons une seule famille ! une grande famille !

Ici l'invocation bienveillante et philanthropique de Belissan prit un tel caractère de rage et de frénésie que M. Dufour fut obligé de le prendre par le milieu du corps et d'appeler son mousse.

Le mousse vint, et, se joignant à son maître, ils finirent par calmer Belissan, qui ne criait plus que faiblement et par saccades : — A Otahity ! à Otahity !

Le capitaine Dufour agita long-temps la question de savoir s'il prendrait à son bord Claude Belissan, qui lui paraissait fou. Pourtant, ayant considéré que Belissan le payait bien, il consentit.

Claude quitta la France sans prévenir son

vieil oncle, vendit le peu qu'il avait, persuadé qu'à Otahity le vil argent serait tout à fait inutile.

On partit; et lorsque l'écrivain du bord demanda la profession de chaque passager pour l'inscrire sur le rôle d'équipage, Belissan le stupéfia en lui répondant d'un air majestueux :

— Homme ! ! !

— Homme ! fit l'écrivain en sautant de sa chaise.

— Homme, réitéra Belissan...

— Comment cela, homme ? dit encore l'é-

crivain ébahi... mais homme, quoi? quel titre ?

—Mais, hurla Claude, qui devenait bleu de fureur... homme simplement... *homme de la nature,* si vous aimez mieux... Les voilà bien! dit Belissan avec un sourire amer, en haussant les épaules de pitié; les voilà bien, quel titre! il leur faut un titre... ils vous demandent un vain titre... une ignoble profession... quand ils sont les rois... les géans de la création! Je suis sauvage, entends-tu, être dégradé, abruti par une société égoïste et bâtarde, par une civilisation corruptrice, dit Belissan tout d'une haleine et en tournant le dos au commis, qui avait pourtant une figure bien respectable, je vous assure.

—Il est dans ses lunes, objecta l'écrivain déjà



prévenu de la singularité de Belissan; puis il ajouta sur son livre de bord :—Claude Belissan, se prétendant homme de la nature, mais allant à l'île d'Otahity pour affaires de commerce.

Le trois-mâts *la Comtesse de Cerigny* partit du Havre le 13 juin 1789.

CHAPITRE TROISIEME.

—

Pourquoi Claude Belissan, homme, rechercha la société d'un veau, et ce qu'il en advint.

Un mois après son embarquement à bord de *la Comtesse de Cerigny*, Claude Belissan était déjà borgne; six semaines après, il avait perdu deux dents molaires, plus une incisive; quatre mois ensuite, il avait eu trois côtes d'enfoncées comme on doublait le cap *Horn*.

Enfin, ce fut un bien beau jour pour lui que le jour où l'on mouilla à Callao, car si la traversée eût duré plus long-temps, Claude Belissan, *homme*, eût été dissipé en détail.

Ces accidens variés avaient eu pour cause la tendance philosophique et philanthropique du jeune homme, sa soif du bien général, son horreur des inégalités sociales, et son rêve de perfectionnement universel.

Et, d'abord, ayant vu un grand, gros et large matelot, fouetter un mousse, parce que le mousse n'avait pas assez vite serré le petit catacoïs, Belissan s'écria :

— Horreur ! Frémis, ô nature !... voici un frère qui bat son frère ! Marin, ce mousse est

ton frère et ton égal; laisse ce mousse. O marin!...

Et le matelot, mordant sa chique avec insouciance, répondit honnêtement à Claude, sans abandonner son mousse :

— Bourgeois, ce mousse n'est pas mon égal, vu qu'il est mousse et que je suis gabier, vu qu'il est enfant et que je suis homme, vu qu'il serre mal une voile et que je la serre bien. Quand il sera gabier, il fouettera les mousses à son tour. Or, bourgeois, je lui dois quinze coups de garcette, je suis au septième, laissez-moi finir... car je lui apprends son état, voyez-vous, bourgeois!

— D'abord, je ne suis point bourgeois, je

suis homme, simplement homme, et, comme homme, je te dis que tu ne finiras pas, de lâcher cet enfant, ton frère et le mien, tyran, despote, anthropophage! hurla Belissan en tâchant d'étreindre dans ses petites mains le large bras du marin... Tu ne finiras pas! car je suis ton égal, et, comme ton égal, je t'ordonne de finir, c'est-à-dire de ne pas finir!

— Bourgeois, répondit le marin avec un ton stoïque, vous n'êtes pas mon égal, parce que je suis de mer et vous de terre; vous n'êtes pas mon chef non plus, aussi...

Et, comme Belissan l'interrompit avec une prodigieuse violence :

—Alors, dit le marin, puisque nous sommes

égaux, voici un coup de poing, bourgeois, rendez-moi son égal....

Duquel coup de poing Belissan ne rendit pas l'égal, et fut borgne, comme on sait.

Un autre jour, Belissan malmena furieusement le capitaine, qui, pendant la tempête, avait toujours tenu son équipage sur le pont. Claude pérorait, Claude se démenait pour prouver à ces braves gens qu'ils avaient bien le droit de ne pas manœuvrer du tout, et qu'étant nés libres ils avaient la liberté de se laisser couler à fond. Fatigués des cris du petit homme, ils le baillonnèrent et l'envoyèrent dans la cale; mais comme Claude résista pendant l'opération, il y laissa les dents que vous savez.

La conséquence immédiate de cet accident

fut pour Claude un accès de misanthropie la plus prononcée et la plus dédaigneuse. Claude se prit à haïr l'humaine espèce : — Et tu n'es ainsi dégradée, infâme société, hurlait Claude avec un sifflement aigu qu'il devait à la perte de ses incisives; tu n'es ainsi dégradée, continuait-il, que par la civilisation et par la féroce influence des grands, des rois, des prêtres, des coureurs et des chevaux danois! c'est la civilisation qui t'a perdue. Ah! qu'ils t'avaient bien jugée, les immenses philosophes qui, pour te régénérer, te renouveler, voulaient te ramener à la loi naturelle, à l'état de nature, car c'est là le bonheur, le vrai bonheur. O état de nature! je t'offre en holocauste tous mes tourmens, mes souffrances, mon œil et mes trois dents! O Otahity!........ Otahity! tu seras mon paradis, car je fais ici

mon purgatoire! et je ne me sers de ces ridicules mots de paradis et de purgatoire que parce que je n'en ai pas d'autres, ajouta Belissan avec dégoût. Puis Belissan eut une idée.

Belissan se dit: Voilà sur ce bâtiment un parti, un segment, une fraction de la société. Qui m'empêche d'humilier la société toute entière dans ce segment! de l'écraser!... Qui m'empêche de la mettre sous mes pieds, de la fouler sous mes pieds... en lui prouvant que j'aime mieux vivre avec un animal, un brute et stupide animal, que d'endurer plus long-temps son contact flétrissant, impur et dégradant. Et à la grande mortification de cette société qu'il méprisait, Belissan élut pour domicile un endroit du faux pont où

l'on avait renfermé un veau destiné à la nourriture de l'équipage. Il vécut avec ce veau, parlait à ce veau, mangeait avec ce veau, s'ébattait avec ce veau, et s'écriait parfois, en roulant avec le veau dans son fumier :.... Rougis et pleure.... pleure.... société! voilà le cas que je fais de toi! et l'équipage ne fondait pas en larmes ; non, l'équipage se pâmait d'aise, car cette nouvelle folie de Belissan l'avait débarrassé de l'ancien clerc.

Mais à force de se rouler et de causer philosophie et perfectionnement avec son veau, Belissan vint à vouloir distraire son ami; il lui souffla dans les yeux, lui entra des fétus de paille dans les narines, tant et si bien, que le veau se fâcha, s'irrita, et d'un coup de tête enfonça trois des meilleures côtes de

Belissan. Or, arrivant à Callao, il était mourant. On comptait assez sur sa mort; mais, grâce aux soins du supérieur de la Mission à Lima, le damné clerc en revint, et fut prêt à retourner à bord au moment où le brick appareilla pour les Moluques.

Le capitaine étant trop honnête homme pour laisser Belissan au Pérou, le reprit à son bord en jurant; mais pensant qu'il touchait au terme de son voyage et voulant l'abréger encore, il proposa à Claude de le débarquer aux îles Marquises, reconnues, visitées par Marchand, et à son dire, au moins aussi citheréennes que les îles des Amis.

Leur nom aristocratique éloigna bien un

peu Belissan; mais ayant navigué sur *la Comtesse de Cerigny*, il pouvait bien aborder aux îles *Marquises*. Il consentit donc avec joie à ce changement, surtout quand on lui eut montré sur la carte que ces îles Marquises étaient infiniment plus rapprochées qu'Otahity.

Deux mois après une relâche à Acapulco, le brick mit en panne au vent des îles les plus orientales du groupe des Marquises, on envoya un canot bien armé, qui déposa, à la grande joie de l'équipage, Claude Belissan à la pointe méridionale de l'île Hatouhougou, un peu avant le lever du soleil, et puis l'embarcation rejoignit le brick, qui fit voile vers le sud.

CHAPITRE QUATRIEME

—

Comme Claude Belissan trouva enfin la terre promise de l'équité et de la philanthropie.

Enfin je te foule,... cria Belissan, sol de la liberté, de l'égalité! Je te foule, sol natal des fils de la nature restés hommes de la nature! ici l'eau des fontaines pour boisson, les fruits des arbres et quelques coquillages pour nourriture; pour lit ce gazon parfumé, pour vê-

temens.... Non, pas de vêtemens. Est-ce que la nature m'a donné des vêtemens à moi!.... C'est du vêtement que naissent ces infâmes inégalités sociales. Ici, c'est la nature;... ici donc le costume de la nature. Arrière l'Europe, nargue de la civilisation, mépris pour la France, foin des rois, des courtisans et des chevaux danois! hurlait Belissan en jetant bien loin et sa culotte de gourgouran, et son habit de ratine, et sa veste piquée.

Vive la nature! reprit-il, la nature qui n'emprunte rien à cette ridicule et mesquine industrie *d'eux autres* civilisés.

Ici Claude fut interrompu par l'explosion d'une arme à feu; il tressaillit... puis, comme

le soleil s'était levé, et qu'il pouvait parfaitement distinguer les objets, il eut une peur affreuse à la vue de Toa-Ka-Magarow, chef souverain, antocrate, empereur ou roi de l'île Hatouhougou.

Ce digne seigneur était d'une haute et puissante stature, tatoué de rouge et bleu, avait le nez droit et long, le front déprimé, et la lèvre inférieure prodigieusement alongée par le poids d'une espèce de petite écuelle de coco qu'il y avait suspendue au moyen d'un anneau passé dans les chairs. De plus, Toa-Ka-Magarow tenait à la main un fusil anglais, et marchait fièrement vêtu d'un vieil uniforme galonné, qu'il possédait probablement par échange ou par vol; du reste, excepté une pagne serrée autour de ses reins, il était

absolument nu. Je ne parle pas d'une croix de Saint-Louis dont l'anneau passait par le cartilage du nez, cet ornement étant de mauvais goût.

Dès que Toa-Ka-Magarow eut tiré son coup de fusil, il poussa un cri sauvage et guttural qui stupéfia Belissan, car c'était à l'aspect de l'ancien clerc que ce cri avait été poussé.

Toa-Ka-Magarow poussa un troisième cri, mais celui-ci fut court; puis une espèce de rire ou de grincement de dents agita la petite écuelle de coco, et fit osciller la croix de Saint-Louis d'une narine à l'autre.

Claude Belissan, un peu rassuré parce que la crosse n'était plus dans une position hori-

zontale, ne recula pas. Après tout, se dit-il, c'est mon égal, je suis son égal, son frère, pourquoi donc craindrais-je; et Claude s'avança bravement en tendant la main au grand chef.

A cette démonstration amicale et familière de Belissan, à cette démarche inouie, bizarre pour l'autocrate de Hatouhougou, celui-ci poussa un quatrième cri, mais si furieux, mais si colère, mais si aigu, que Claude fit un bond énorme de surprise.

Et sa surprise se changea en terreur lorsque le grand chef, par une pantomime aussi expressive qu'effrayante, montrant au clerc son habit galonné, sa croix de Saint-Louis et de vieux morceaux de cuivre attachés à ses bras avec des ficelles, lui fit entendre clairement qu'il était chef, roi, maître, et

que Belissan lui devait respect, soumission et obéissance, ce qu'il exprima par une demi-génuflexion, et la position de ses bras croisés sur sa poitrine; enfin, la péroraison fut un terrible tournoiement du fusil dont la crosse bourdonnait aux oreilles de Belissan, tant le sauvage maniait cette arme avec dextérité.

Et Belissan s'agenouilla trempé de sueur, et ce fut un tableau bizarre que de voir ce sauvage d'une taille athlétique, avec sa figure mi-partie rouge et bleue, ses yeux ardens, ses lèvres gonflées, ses dents noircies par le bettel, ses haillons galonnés, sa chevelure crêpue, hérissée, nouée, mêlée, et toute couverte d'une poudre orange et semée de coquillages de mille couleurs, que de le voir imposant, debout, la tête dédaigneusement penchée, considérer

Belissan, nu, grelottant de frayeur, vert de terreur, agenouillé, les bras croisés et les yeux fixes.

Il faudrait être un bien profond psycologiste pour analyser les pensées tumultueuses qui luttaient alors dans la tête de Belissan, lutte acharnée, impitoyable, des anciennes idées du clerc contre l'évidence des faits. Et dans un espace de temps incommensurable, Belissan se fit mille reproches, Belissan préférait les mouchetures des chevaux danois, les sarcasmes du grand coureur, la coquetterie de Catherine, à l'effroyable susceptibilité de son ami, de son frère, de son égal, l'homme de la nature.

Et ce qui l'irritait davantage, c'était encore

moins de s'être prosterné devant l'emblême du pouvoir que de voir cet emblême formulé par un vieux habit européen qui lui rappelle si cruellement les distinctions sociales qu'il voulait fuir...

On ne sait dans quelle haute région spéculative Belissan eût été entraîné par sa pensée, si Toa-Ka-Magarow ne lui eût fait signe de se relever, et en manière d'ordre ne lui eût donné un coup de crosse au milieu des reins.

Et les deux égaux arrivèrent aux cases.

Et si Belissan eût eu la force de contracter les mâchoires, il eût indubitablement grincé des dents en voyant une case élevée, haute, peinte de couleurs tranchantes, en tout enfin distinguée des autres, case aristocratique,

case seigneuriale, case princière, case royale, s'il en fut.

C'était la case de Toa-Ka-Magarow.

Et Claude Belissan, marchant toujours devant l'homme de la nature, descendit sur son indication dans une espèce de petit caveau assez proche de l'habitation du chef.

Claude Belissan fut enfermé dans le caveau.

Pendant huit jours, il n'eut pour société qu'une espèce de bambou, auquel on attachait une corbeille de jonc remplie de cocos et de fruits d'arbre à pain. Ce bambou arrivait et sortait par une petite fenêtre.

Pendant ces huit jours, les idées politiques et sociales de Claude subirent de bien nom-



breuses variations. Mais ces pensées sont tellement intimes que nous ne les développerons pas par discrétion.

Ces huit jours passés, on tira Belissan de sa cave, on le baigna, on le parfuma, on le tatoua, on lui serra le nez et les oreilles, on lui mit des bandelettes de toutes couleurs autour du front, on l'étendit sur une espèce de civière, et deux vigoureux sujets de Toa-Ka-Magarow le portèrent au sommet d'une montagne, sur laquelle était bâti un temple en roseaux.

Ils vont me canoniser à leur manière, ou jouer à colin-maillard, pensait Belissan qui n'y voyait plus, ayant les yeux cachés par des bandelettes, et commençait à perdre la tête de terreur.

Arrivés là, on mit Claude debout, et on l'attacha à un poteau.

Au-dessous du poteau était une auge de pierre.

Et on chanta une multitude d'hymnes, de cantiques et de prières.

Et Toa-Ka-Magarow, qui unissait le pouvoir théocratique au pouvoir despotique, fit quelques contorsions, et s'avança tout près de Claude Belissan, en brandissant un long poignard fait d'une arète de poisson.

Et le sang du clerc coula dans l'urne.

Et à cette sensation aiguë, douloureuse et froide, Claude, par une rétroaction singulière de la pensée, vint à songer à sa petite chambre, et à cette pluie d'été qui avait seule

***

déterminé la série de causes et d'effets qui l'amenait sous le couteau des anthropophages; et par une soudaine puissance intuitive, il put embrasser tout cet espace de temps en moins d'une seconde.

Et dans l'espèce de vertige fantastique qui le saisit, il lui sembla voir des chevaux danois, le grand coureur et Catherine qui tournoyaient autour de lui en poussant de singuliers cris.

Et il ne lui sembla plus rien.

Et ce fut fait de Claude Belissan, ex-clerc de procureur, homme de la nature, duquel les naturels de Hatouhougou se régalèrent, après avoir respectueusement offert ses oreilles à Toa-Ka-Magarow, comme la partie la plus délicate de l'individu. EUGÈNE SUE.

TABLE.

—

TABLEAUX POÉTIQUES, par le COMTE JULES DE RESSÉGUIER, 1 vol. in-8°. 6

LES MÊMES, grand in-18. 5

L'ÉMERAUDE, morceaux choisis de littérature moderne, 1 vol. in-18, grand papier jésus-velin, orné d'un portrait du duc de Bordeaux, gravé sur acier. 5

LE SAPHIR, morceaux inédits de littérature moderne, 1 vol. in-8, grand papier jésus-vélin, orné du portrait de Mademoiselle, gravé sur acier. 6

Désignation des morceaux contenus dans ce volume, et noms des auteurs.

Le Refus; DE BALZAC. — *Souvenirs de Bagatelle*; ALBERT DE CALVIMONT. — *A S. A. R. Mademoiselle*; LE COMTE JULES DE RESSÉGUIER. — *Promenade au bois de Boulogne*; F. BONNET. — *Dernier séjour du roi à Compiègne*; LE VICOMTE DE NUGENT. — *Dieppe*; ROGER DE BEAUVOIR. — *Un Théâtre dans une Église*; THÉODORE MURET. — *Souvenirs de Compiègne*; LAURENTIE. —

Aux Pauvres Petites Filles de Mademoiselle; *St-Valry*.—*Rosny*; Merle. — *Persécution*; Brifaut. — *Bordeaux Souvenirs de* 1814; Lubis. — *L'enfant Royal*; G. de M......ency. —*Simple rapprochement*; Émile Morice. — *A. S. A. R. Mademoiselle*; de Beauchêne. — *Complot de Holy-Rood*; Mennéchet. —*Rambouillet*; Jules Janin. — *Les Aventures de Claude Bélissan*; Eugène Sue.

LES VEILLÉES ÉCOSSAISES, par M. Albert de Calvimont, 1 vol. in-18, grand papier jésus-vélin, orné d'une vignette. 4

L'AMARANTE, causeries du soir, par le même; 1 vol. in-18, grand papier jésus-vélin, orné d'une vignette. 4

Sous Presse :

LE DERNIER DES CONDÉS, 2 vol. in-8°.

LOUISE, un vol. in-18, grand papier jésus-vélin, orné d'une vignette.

LE CHATEAU DES TUILERIES, souvenirs de la res-

tauration, par M. Mennéchet, ancien lecteur du roi, 2 vol. in-18, grand papier jésus-vélin, orné de vignettes.

BAGATELLE, par le même, 1 vol. in-18, grand papier jésus-vélin, orné de vignettes.

CHAMBORD, par M. Merle, 1 vol. in-18, grand papier jésus-vélin, orné de vignettes.

ROSNY, par le même, 1 vol. in-18, grand papier jésus-vélin, orné de vignettes.

L'ÉLYSÉE-BOURBON, 1 vol. in-18, grand papier jésus-vélin, orné de vignettes.

LA TOPAZE, 1 vol. in-18, grand papier jésus-vélin, orné d'un portrait de Madame.

L'AMÉTHYSTE, 1 vol. in-18, grand papier jésus-vélin, orné du portrait du duc de Berri.

L'OPALE, prisme littéraire, 1 vol, in-18, grand papier jésus-vélin, orné de deux vignettes, gravées à l'eau forte, par Alfred et Tony Johannot.

PARIS. — IMPRIMERIE DE AUG. AUFFRAY,
Passage du Caire, 54.





